

**Collection Génie public**

Les romans de Jean-Louis Dubut de Laforest ne sont pas de simples divertissements. Ils se caractérisent par un univers réaliste d'une précision rarement atteinte, mais surtout par un art « d'agencer les actions », le *Muthos* pour reprendre l'expression d'Aristote, ce qui donne à ses histoires des allures de tragédie.

L'intrigue des *Dames de Lamète* connaît de nombreuses ramifications qui l'apparentent dans une large mesure à un drame shakespearien où les personnages secondaires occupent par moments une position centrale, comme la comédienne Pauline Télén, deuxième héroïne du roman après Jeanne de Mersay qui incarne à elle seule toute la dimension tragique du roman.

À l'instar de Blanche de Montreu dans *Morphine*, Jeanne de Mersay est une héroïne pure et idéale, victime ici des « clabauderies » et des attaques des dames de Lamète qui apparaissent comme autant de lames pointées vers elle. Les deux romans ont en commun de présenter le destin de personnages féminins écrasés par une société égoïste et implacable que dénoncent les romans de Jean-Louis Dubut de Laforest.

*Après Morphine, Victor Flori nous propose de découvrir le premier roman de Jean-Louis Dubut de Laforest, premier coup de génie d'un des plus grands écrivains français.*

ISBN : 978-2-917649-38-1

2,90 €

# Jean-Louis Dubut de Laforest

Les  
dames

de

LAMÈTE

TOME 2



**Livre unique**

Collection Génie public

**Jean-Louis  
Dubut de Laforest**

**Les dames de Lamète**

**TOME II**

*édité et annoté par Victor Flori*



**Le livre unique**



## Chapitre IX

### *Le vicomte des Blastiers*

Le vilain homme que le vicomte des Blastiers ! Voisin de campagne des de Mersay, il a conservé auprès des nouveaux venus dans le catalogue de d'Hozier<sup>1</sup>, le prestige et l'autorité qui s'attachent aux gentilshommes dont les noms se perdent dans la nuit des temps. C'est lui du moins qui s'exprime ainsi. Personne n'ayant eu jusqu'ici la curiosité de dépouiller son arbre généalogique, il faut croire qu'il dérive des croisades tout comme l'imparfait de l'indicatif dérive du participe présent.

Vêtu de noir comme un parfait notaire, le gentilhomme campagnard se tient droit et raide dans son antique redingote : ainsi devait se tenir un de ses ancêtres dans son armure de guerre. Si le bonhomme est noble, il n'est pas riche. Sa redingote luit et reluit au soleil, et aux grands jours, il met de l'encre aux coutures afin de dissimuler la pauvreté de l'habit.

Ses biens, dit-il, ont été vendus après 93<sup>2</sup> et sa famille, émigrée à Coblenz<sup>3</sup>, n'a pas eu au retour les moyens de tout racheter. Qu'importe ? Pauvreté n'est pas vice ! et, du reste, il possède encore deux bonnes métairies et son château de Laguet.

Son château !... Le mot est ambitieux. Les tourelles se sont effondrées au gré des vents ; les vastes cheminées sont semées aux quatre coins du jardin ; les créneaux sont représentés par des pigeonniers de maigre apparence. La cour d'honneur n'a pas été foulée par les pieds

1. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les d'Hozier forment une lignée de généalogistes qui établissent, en particulier, des preuves de noblesse. 2. 1793 : année de la mort de Louis XVI, de l'abolition des droits féodaux et de l'instauration du régime de la Terreur. 3. Ville allemande.

du cheval d'Attila<sup>1</sup> : aussi les herbes et les mousses y poussent drues<sup>2</sup> et fermes, sans s'inquiéter de l'inconvenance de leurs missions. Des volières et des étables sont adossées aux murs et servent de patrie à la volaille et aux êtres soyeux et grassouillets qui ne sont pas le moindre ornement des foires du pays.

Le vicomte est peu populaire ; il n'hésitera pas à prendre les dix francs d'un pauvre hère<sup>3</sup> qui aura coupé du bois mort dans sa futaie<sup>4</sup> ou fusillé un lapin près de ses clapiers. En revanche, il est très clérical. Convaincu ? non. Il fait cela pour la forme et pour se poser. Il ne manque jamais d'assister aux offices des dimanches et jours fériés. Membre influent de la fabrique<sup>5</sup> – il fut compris dans le nombre des fabriciens laissés aux choix de l'évêque – des Blastiers est la terreur du marguillier<sup>6</sup> et du sacristain<sup>7</sup>. On regarde avant de commencer la messe si le vicomte est à sa place, et, s'il n'est pas encore à l'église, on attend. Les intéressés n'ont pas deux endroits à observer pour savoir si des Blastiers leur fait faux-bond. D'abord, cela n'arrive que lorsqu'il est malade, et ensuite le gentilhomme occupe toujours la même place. La tribune forme un fer à cheval : un fauteuil de paille, à droite et au premier rang, est réservé au châtelain de Laguet. Un fauteuil et non un banc ou une chaise : à tout seigneur tout honneur. Si le catholicisme compte des Blastiers parmi ses adeptes les plus fervents, on ne peut en dire autant du conseil municipal qui ne l'a jamais vu – et pour cause – honorer ses réunions de sa présence. Non pas que le vicomte soit en sa qualité de forain<sup>8</sup>, désintéressé des affaires de la commune de Lamète. Loin de là !... Il ne demande pas mieux que de donner un coup de patte par-ci, un coup de patte par-là, à l'administration de son ami « Mersiat de Tripey », ainsi qu'il s'exprime à l'occasion, soi-disant par erreur de langage, mais, en toute vérité, par pure moquerie. Les meilleurs des réactionnaires vous affirmeront que leur liste a failli deux fois échouer à cause de lui. Les

1. Roi des Huns qui régna au V<sup>e</sup> siècle sur une grande partie de l'Europe centrale et de l'Asie centrale. 2. Abondamment. 3. Homme très misérable. 4. Forêt de grands arbres. 5. Groupe des responsables de la collecte et l'administration des fonds et revenus nécessaires à l'entretien de l'église. 6. Personne chargée de l'entretien et de la garde de l'église. 7. Celui qui entretient la sacristie, lieu où sont déposés les ornements de l'église et où les prêtres vont se revêtir des habits d'usage pour les offices. 8. Qui vient de l'extérieur.

conseillers municipaux regrettent le gentilhomme qui donnerait sa voix à la bonne cause. L'essai a été si défavorable qu'il sera assez intelligent pour les excuser de s'en tenir là.

La chose politique demande parfois de douloureux sacrifices ; un bon patriote ne doit pas se plaindre d'être l'Isaac des Abrahams<sup>1</sup> conservateurs. Le vicomte se console de ses mésaventures électorales par sa jalousie féroce contre tout ce qui est sorti de 89<sup>2</sup>. Il dédaigne ces parvenus stupides et cette populace abjecte, et il attend le jour béni où le Roy viendra rétablir l'équilibre rompu par cette louve enragée : la Révolution !

Le seigneur de campagne reçoit de nombreuses invitations ; il les rend quelquefois. Sa table n'a pas l'opulence que peuvent s'offrir les parvenus ; ses vins, de marque inconnue, trônaient sur les étagères d'un commerçant en liquides ; il les donne comme provenance directe des crus les plus estimés. Les convives qui ont tant soit peu de palais s'aperçoivent fort bien de la supercherie, mais qui oserait s'en plaindre ?... Ce vin n'est-il pas versé par une main aristocratique ? Les convives ne sont-ils pas déjà assez honorés par la présence de l'amphytrion<sup>3</sup>, un descendant des preux chevaliers ?... Le grand salon avec ses meubles fanés n'a-t-il pas un cachet particulier et les vingt ou trente mauvaises toiles suspendues aux murs ne représentent-elles pas les portraits fidèles de la noblesse ?...

Bien audacieux le roturier<sup>4</sup> qui porterait un regard de commisération ou de défi sur ces ruines et sur ces souvenirs : des yeux des ancêtres cloués aux murs jailliraient des éclairs, et de la bouche des croyants sortiraient des menaces et des imprécations.

Les aïeux de des Blastiers ne tiennent pas beaucoup de place dans l'Histoire de France.

Cependant lorsque le vicomte a du monde, il aime à rappeler que son nom a été mêlé à toutes nos grandes victoires.

Il a étudié son rôle dans *Hernani*<sup>5</sup> : Don Ruy Gomez<sup>6</sup> lui a servi de modèle.

1. Dans la Genèse, Dieu ordonne à Abraham de sacrifier son fils Isaac sur le Mont Moria et un envoyé de Dieu arrête Abraham dans son geste, il sacrifie à sa place un bétail. 2. 1789, année de la Révolution française. 3. Personne qui offre le dîner. 4. Qui n'est pas noble. 5. Pièce de théâtre de Victor Hugo représentée pour la première fois à la Comédie Française en 1830. 6. Héros de la pièce de Victor Hugo.

Avec la majesté d'un descendant des Silva<sup>1</sup>, il prend ses visiteurs par la main et il les mène à pas lents devant les portraits de ses grands-parents. Son geste est plein de grandeur ; sa voix devient stridente, lorsqu'il conte un fait d'armes dont un des Blastiers a été le héros.

Les auditeurs sont sous le charme et ils saluent avec respect les hommes illustres qui ont donné tant de gloire à la patrie.

C'est alors que le vicomte est heureux et qu'il jouit de la naïveté de ses hôtes, car il est tout seul à savoir que les portraits de sa famille n'ont jamais existé et qu'il a été obligé d'y suppléer par diverses acquisitions dans les magasins des juifs de Pensol.

Il a fait peindre ses armes sur l'un des côtés des tableaux et la farce a été jouée.

Tous ces personnages à vieille armure et à barbe grise ; toutes ces dames à toilette de cour se trouvaient pêle-mêle dans les greniers des marchands d'antiquités. C'est là que le vicomte est venu recruter ses aïeux.

Ancêtres bardés de fer, archevêques, maréchaux de France<sup>2</sup>, seigneurs à perruque, vidames<sup>3</sup> aux pourpoints<sup>4</sup> brodés et aux épées ciselées, ne demandaient qu'à avoir le jour.

Il ne s'agissait que d'y mettre le prix.

Un chancelier du royaume<sup>5</sup>, style Louis XIII<sup>6</sup>, a été abandonné au vicomte au prix de douze francs ; deux marquises de la régence<sup>7</sup>, un chevalier de Malte<sup>8</sup> et un grand-maître de Calatrava<sup>9</sup> lui ont été vendus en bloc vingt-deux francs. Pour le même prix, il a eu un cardinal un peu détérioré et trois présidents de parlement...

Somme toute, la parenté de des Blastiers ne lui coûte pas cent écus.

Il est grand temps de donner le portrait physique du personnage.

Ajoutez à la redingote boutonnée jusqu'au menton une tête aussi nue que la main, un corps maigre comme l'Envie qui rattrape en longueur ce qu'il perd en rotondité<sup>10</sup> ; un visage jaune et osseux, des yeux

1. Autre personnage d'*Hernani*. 2. Officiers supérieurs dans l'armée française. 3. Officiers qui remplaçaient les seigneurs religieux dans des fonctions juridiques ou militaires. 4. Vêtement masculin en usage jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture. 5. Grand officier du royaume. 6. Style d'architecture et de décoration du XVII<sup>e</sup> siècle. 7. Période pendant laquelle Philippe d'Orléans gouverna la France (1715-1723). 8. Ordre militaire créé en Italie au Moyen Âge. 9. Ordre militaire espagnol du Moyen Âge. 10. Rondeur d'une personne bien en chair.

cachés par des lunettes vertes, un nez recourbé en bec de corbin<sup>1</sup>. Le visage est rasé jusqu'au menton où des poils d'un blanc jaunâtre se terminent par une pointe dite barbe-de-bouc et désignée plus grivoisement par le grand maître Rabelais<sup>2</sup>.

Le vicomte a passé sa vie à ne rien faire où, plus mal encore, à médire de son prochain. Son bonheur est de jouer un mauvais tour à ses voisins ; car il est haineux et vindicatif, le grand homme maigre.

Il a pour lui tenir tête sa gouvernante, une femme de son caractère et de son âge. Son existence s'est passée entre dame Thérèse – la gouvernante susdite – et un sien neveu, Armand de Boistel. Le jeune homme termine en ce moment ses études de droit à la faculté de Rennes<sup>3</sup>.

Dame Thérèse est la personne la plus désagréable que vous puissiez rencontrer. Elle en remontrerait à son seigneur et maître pour l'orgueil, la sottise et la méchanceté. Mais elle prépare si pieusement le café au lait du matin ; les pantoufles du réveil sont si soigneusement chauffées ! Elle est si bien au courant de tous les cancans et de tous les potins<sup>4</sup> des environs ; elle est si active et si diplomate aux jours des élections sénatoriales et législatives, que le vicomte des Blastiers pardonne tout à l'objet de ses anciennes amours !... Ce pardon éminemment généreux doit s'étendre à un manque absolu de propreté : les gouttelettes noires qui de son nez perlent dans les plats, à une défiance inexcusable : ses exigences de paiement à la Noël et à la Saint-Jean, à son caractère acariâtre, à sa tête ingrate, à sa taille difforme et surtout à ses pieds qui lui permettent de dormir debout durant les sermons de son maître. Des Blastiers, que ses idées et son nom mettaient en relation avec Madame de Mersay, rêvait pour son coquin de neveu un mariage avec Jeanne... Un mariage riche est la meilleure manière de redorer un blason...

Le docteur Dutertre était là... Il fallait il tout prix se débarrasser du fiancé.

1. En bec de corbeau : difformité du nez résultant de l'effondrement de sa partie osseuse. 2. François Rabelais est un écrivain français (1483-1553). 3. Chef-lieu du département d'Ille-et-Vilaine et de la région de Bretagne. 4. Bavardages médisants qu'on répand en société.

La chose n'était pas des plus faciles, si l'on veut bien se rappeler que la famille Dutertre était riche et que les Mersay paraissaient avoir un culte égal et pour les titres de noblesse et pour les titres de rente. Le vicomte se confia à un sien ami, l'abbé Guéraud qui, depuis six mois à peine, dirigeait à Lamète l'institution catholique de « Saint-André ».

Pourquoi des Blastiers avait-il fait ses confidences à un nouveau venu, et pourquoi n'avait-il rien dit de ses projets au vieux curé de la paroisse ?...

C'est que la ville de Lamète compte au premier rang de ses citoyens les plus dévoués, un homme vénéré de tous, le curé Victorin Leyroux. Le digne prêtre personnifie le type du curé de campagne : il sait faire aimer la religion par les bons exemples dont chaque jour il honore sa vie.

Simple comme un anachorète<sup>1</sup>, et dévoué comme un terre-neuve<sup>2</sup>, il vit dans la plus grande insouciance du lendemain, distribuant à ses pauvres paroissiens et son traitement, et son casuel<sup>3</sup>, et ses petites rentes personnelles. Il donne aux autres sans songer qu'il se met dans la nécessité de demander l'aumône pour lui-même... C'est un bohème de la religion, si l'on peut appeler bohème celui qui se dépouille de tout pour les autres.

On le salue avec respect quand il va par la campagne offrir au moribond du village le saint-viatique<sup>4</sup>, consolation de l'autre monde, la parole de paix et la pièce de cent sous, suprêmes consolations du moment.

Le père Leyroux déclare sans fausse honte qu'il n'entend rien à la politique ; il ajoute même que, fût-il grand clerc en la matière, il ne croirait pas devoir transformer en une tribune publique la chaire de vérité.

Il prétend que notre peu de foi à nous, jeunes gens, vient de ce que nous n'avons pas suffisamment étudié les choses de la religion : tous, nous sommes heureux de lui promettre d'étudier avec ardeur et de nous convertir... Il en coûte si peu d'avoir de la condescendance pour un vieillard...

1. Religieux qui vit dans la solitude. 2. Grand chien à longs poils réputé pour sa disposition à se jeter à l'eau pour sauver les personnes en difficulté. 3. Communion portée au mourant.

Mais, aussi, c'est qu'il a en lui l'esprit de tolérance, le père Leyroux !... Combien de fois, dans ses moments d'expansion, il s'est livré à nous tout entier :

– Voyez-vous, mes amis, ce qui tue la religion, c'est l'intolérance du prêtre. Si l'on ramenait la croyance à ce qu'elle était du temps de nos premiers pères, on diminuerait de moitié le nombre des adversaires de l'Église. Aujourd'hui, un jeune homme qui sort du séminaire est plus intolérant tout seul que ne l'étaient ensemble les douze apôtres et Notre-Seigneur.

C'est sa tolérance même qui a valu au père Leyroux la haine de toutes les âmes bien pensantes de sa paroisse.

Madame de Mersay tient à l'écart l'archiprêtre<sup>1</sup>, parce que, dit-elle, il a des manières communes et qu'il manque de l'esprit de fermeté qui fait les hommes forts.

Toutes les dames de bon ton ont suivi l'exemple de Madame de Mersay.

Les gens d'Église ne s'expliquent pas qu'un soldat du Christ reçoive chez lui les personnes qui ne vont pas à la messe.

Que fait-il de cette parole : « Hors de l'Église, point de salut ?... »

Si les familles prétendues aristocratiques délaissent le vieux prêtre, les familles bourgeoises et les ménages d'ouvriers se font un grand honneur de le recevoir à leur table. Il tutoie tous les habitants de la maison : il a marié le grand-père et il vient de baptiser le petit-fils.

Consolateur de toutes les peines, confidant de toutes les joies, le père Leyroux est toujours prêt quand il s'agit de secourir une infortune. Il dresse ses soldats quêteurs<sup>2</sup> selon leurs aptitudes et selon leurs conditions sociales, et il ne regarde pas la couleur des drapeaux...

L'ambition est chose morte pour lui : il veut rester à Lamète, et il y restera à moins que l'évêque, sollicité par le haut parti de la ville, ne le contraigne à demander son changement.

Brave curé, que d'épigrammes<sup>3</sup> il a à supporter des dévots : sa soutane qui montre la corde est la honte de l'Église ; sa grosse voix auvergnate est ridicule ; son rire chevrotant est de mauvais goût.

1. Titre honorifique donné au prêtre. 2. Ceux qui font la quête, demandent et recueillent des dons. 3. Railleries, critiques.

Et tout cela parce que l'archiprêtre ne fait pas de politique en chaire et qu'il se contente d'expliquer l'évangile du jour<sup>1</sup>.

Pauvre cher et grand philosophe, quand il disparaîtra de ce monde, sa mort fera plus de mal au catholicisme que messire Satan avec toutes ses pompes et toutes ses œuvres !

Les dames pieuses de Lamète trouvent un dérivatif dans la personne de l'abbé Guéraud, directeur de l'institution de Saint-André.

On juge ces deux hommes lorsque leurs fonctions les obligent à sortir ensemble.

Le père Leyroux, avec son rire large et honnête, recueille sur son passage des marques de sympathie et de déférence. Il reconnaît son monde et il n'hésite pas à saluer le premier les oublieux et les rares indifférents. Est-ce que cette tête blanchie ne doit pas donner l'exemple de l'humilité ?...

L'abbé Guéraud marche droit, le front altier<sup>2</sup>, la tête violemment rejetée en arrière. Il ne sollicite pas un salut, il l'impose. Les républicains<sup>3</sup> sont pour lui ce que la couleur rouge est pour les bœufs :

– C'est monsieur l'abbé qui passe, cachez vos rouges tabliers !

On dirait que ces deux prêtres, si opposés de caractère et d'allures, sont comme un contraste vivant du bien et du mal.

La fatalité a voulu que l'un de ces représentants de Dieu soit oublié, délaissé, et que l'autre soit tout, absolument tout.

Le maître est l'abbé Guéraud, l'ennemi juré du fils Dutertre.

Sa haine vient de ce que le docteur a voté au conseil municipal le refus d'une allocation annuelle de deux mille francs sollicitée par l'institution de Saint-André... Il y avait à prendre une revanche.

Aussi, c'est avec un véritable plaisir que l'abbé consentit à prêter la main au vicomte des Blastiers.

Les deux amis se concertèrent et firent expédier de Paris, par un compère discret, des lettres de calomnie contre l'ancien étudiant en médecine.

Toutes les missives dont on avait eu si aisément raison faisaient honneur à leur esprit inventif mais point à leur perspicacité.

L'habileté dans le mensonge consiste, en effet, à créer des faits vraisemblables que l'on exagère suivant les occasions.

1. Extrait des Évangiles proposé chaque jour par l'Église catholique. 2. Qui a la marque de l'orgueil d'un noble. 3. Partisans de la république (voir préface).

Abbé et vicomte avaient jusqu'ici agi en écoliers : leurs allégations étaient trop étranges pour qu'il fût possible d'y ajouter foi.

Fallait-il abandonner la partie ? Pouvait-on humblement s'avouer battus et satisfaits ?

Jules Dutertre marié à Mademoiselle de Mersay, mais c'en était fini des visites au château... Le gendre prendrait bien vite un grand ascendant sur sa belle-mère...

La fortune territoriale que la fiancée apportait en dot ferait de ce suppôt de Satan le propriétaire le plus riche de la contrée. Et la mairie ?... Le docteur remplacerait Monsieur de Mersay.

Médecin, maire, riche propriétaire, mari heureux, conseiller général à coup sûr, député peut-être, voilà ce que pouvait espérer un libre-penseur, un ennemi de la sainte Église, de des Blastiers et de l'abbé Guéraud !...

On savait que les membres de la loge *La Sagesse* avaient élu Jules Dutertre vénérable<sup>1</sup> de leur atelier<sup>2</sup>.

Le plan était trouvé.

Il n'y avait pas une minute à perdre ; l'événement pouvait être porté aux oreilles de Madame de Mersay et passer pour un fait insignifiant.

Il fallait s'approprier la trouvaille et lui donner une importance extrême... On devait frapper de terreur une imagination qui n'était pas armée contre les préjugés. La châtelaine, avec son mysticisme, donnerait tête baissée dans les panneaux marqués du sceau de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Des Blastiers écrivit la lettre sous la dictée de l'abbé, et la missive expédiée de Paris, eut, on se le rappelle, un succès inespéré.

On a vu comment Madame de Mersay avait amené le docteur à avouer ce qu'elle désirait connaître.

Pour expliquer la colère et l'indignation de la châtelaine recevant cet aveu, il suffira de savoir que le dimanche précédent l'abbé Guéraud avait remplacé à l'église le père Leyroux. Tout le sermon du directeur de Saint-André n'avait été qu'une longue diatribe<sup>3</sup> contre la franc-maçonnerie. Les ouailles<sup>4</sup> étaient sorties du temple avec cette conviction bien arrêtée que tous les francs-maçons étaient des hommes malhonnêtes.

1. Président d'une loge maçonnique. 4. Autre nom donné aux loges maçonniques. 3. Discours dans lequel on attaque, sur un ton violent et souvent injurieux, quelqu'un ou quelque chose. 4. Chrétiens, par rapport à leur pasteur.



Des Blastiers – Jeanne l’a conté à Louise – connaissait par sa visite au château les résultats de la lettre anonyme.

Partisan de cet adage un peu suranné<sup>1</sup> : *il faut battre le fer pendant qu’il est chaud*, le vicomte prévint par un mot son cher ami du succès de l’entreprise. L’abbé Guéraud était attendu au château de Laguet.

Le directeur de Saint-André fit seller son grand cheval rouge. L’animal gémit et plia sous le poids de l’homme assez gros pour faire un chanoine<sup>2</sup>. Guéraud était le fils de métayers<sup>3</sup> de l’Angoumois<sup>4</sup>.

Au physique, c’était un beau gars, taillé en hercule<sup>5</sup>, blond et frisé à l’instar des mérinos<sup>6</sup> de haute race, aux sourcils fortement accentués, aux lèvres plus sensuelles que rosées.

En dehors des pratiques religieuses, il ne manquait ni d’esprit, ni de gaieté, mais quand il s’agissait de la défense du trône et de l’autel, c’était un prêtre de combat, un prêtre à poigne, comme il y eut des préfets de combat, des préfets à poigne.

Il avait servi dans l’armée, aux dragons<sup>7</sup>. Son congé fini, il était rentré au séminaire<sup>8</sup>.

Nommé vicaire à la cathédrale de Pensol, l’abbé Guéraud s’était fait remarquer par une instruction solide, une intelligence déliée, une activité incroyable.

Il resta très peu de temps curé dans une petite commune.

Ainsi qu’il le disait gaiement : sa place n’était pas dans une cure<sup>9</sup> ; il ne lui fallait pas charge d’âmes.

L’évêque appréciant les qualités de l’ancien dragon, le fit nommer directeur de l’institution de Saint-André.

L’abbé prenait possession de son poste au moment même où l’Église avait besoin de tous ses défenseurs.

Le cri d’alarme avait été jeté de toutes parts, des projets funestes devaient être présentés aux Chambres<sup>10</sup>, si les élections étaient favorables à la cause républicaine.

1. Qui n’est plus en usage, d’une époque révolue. 2. Dignitaire religieux. 3. Exploitant agricole lié à un propriétaire foncier par contrat. 4. Ancienne province française, qui correspond à l’actuel département de la Charente et à une partie de la Dordogne. 5. Référence au héros de l’Antiquité réputé pour sa force. 6. Mouton de race espagnole dont la laine est très fine. 7. Soldats de cavalerie. 8. Établissement consacré à la formation des prêtres. 9. Dans l’église catholique, charge qui consiste à diriger et administrer une paroisse. 10. Assemblées représentatives ayant pour fonction de légiférer.

Il s’agissait de défendre la partie.

Chaque institution catholique devait être en état de présenter, à l’occasion, un contingent respectable d’élèves.

L’institution de Saint-André était en décadence. Il appartenait au nouveau directeur de mettre tout en œuvre pour reconquérir une situation favorable.

Au fond, l’abbé Guéraud n’a qu’une seule ambition : arriver à un évêché<sup>1</sup>.

Il sait que le vicomte a des amis influents qui peuvent le servir et il est devenu son chien couchant. Son désir de parvenir domine sa haine, et si demain, le docteur Dutertre devenait un personnage important, il changerait, sans hésiter, son fusil, d’épaule. L’abbé avait fait quelques objections au moment de sa nomination ; commencer par être chef d’institution pour devenir évêque. Ce n’était pas la marche régulière... Il fut répondu que pour lui, on ferait une exception, qu’on lui tiendrait compte de son dévouement à la jeunesse... Il accepta...

Être évêque !... c’est là son rêve, son espérance, sa folie !

Lui, le paysan dont le père supporte encore le poids de la charrue et les morsures du soleil, lui, l’ancien soudard<sup>2</sup> de corps de garde, il commanderait un diocèse<sup>3</sup>, il donnerait la bénédiction pastorale, il verrait les fronts courber sous son autorité !...

On l’appellerait « Sa Grandeur »... être évêque !... Entendre dire : « Voici Monseigneur !... » Est-ce qu’il n’y avait pas là de quoi remuer le monde ?

Fils de métayers, il serait dans l’ordre des fonctions publiques l’égal de son maître, le préfet d’un grand département... La femme du préfet, la marquise de Puymovi, si fière et si dédaigneuse, viendrait humblement baiser son anneau pastoral !...

Guéraud songeait à tout ceci et il souriait à son triomphe.

Le futur évêque n’avait aucune sympathie ; ses élèves le détestaient à cause de sa brutalité et de son avarice ; la masse du peuple le redoutait trop pour l’aimer... Très obséquieux pour le grand monde – la pensée de son évêché le soutenait dans ses politesses – il était féroce

1. Circonscription religieuse comprenant plusieurs paroisses et placée sous l’autorité d’un évêque. 2. Soldat. 3. Circonscription religieuse placée sous la juridiction d’un évêque ou d’un archevêque.

pour les gens de mince condition. Que dire de sa moralité ?... Les commères de Lamète prétendaient que la châtelaine de Mersay avait un faible pour l'abbé, et que ce dernier, chez lequel perçait parfois l'ancien troupier<sup>1</sup>, n'avait pas toujours eu la grâce pour le soutenir dans la tentation... L'abbé Guéraud n'usait peut-être pas des chemises de chasteté spirituellement mises à la mode par un des maîtres de la presse parisienne... Sa nature avait des besoins impérieux... Les passions ardentes ne s'éteignent pas toujours avec le froid des cloîtres, du séminaire. L'abbé passait à tort ou à raison pour être l'amant de Madame de Mersay.

## Chapitre X

### *Les camarades d'église*

Des Blastiers se promenait gravement dans son allée de châtaigniers. Cet air de gravité était parfois interrompu par un rictus<sup>1</sup> accompagné d'un sifflement qui devait être celui de la vipère, du temps que les bêtes parlaient.

L'abbé Guéraud arrivait au grand trot. Dès qu'il eut mis pied à terre, il serra fraternellement les mains du gentilhomme venu à son avance.

– Eh bien ! vicomte, notre goujon<sup>2</sup> a-t-il mordu ?...

– Peuh ! oui, grâce à ma manière de faire.

– Le seigneur soit loué !... Accordez-moi le temps de mettre ma rosse<sup>3</sup> à l'écurie, de lui donner son picotin<sup>4</sup>, et je suis à vous...

– C'est cela, je vous accompagne. Chez moi, nous serons plus à l'aise pour causer.

Les deux amis sont installés et continuent leur conversation. Guéraud, qui n'a qu'une médiocre confiance dans les élans enthousiastes du vicomte, ne se montre rassuré que lorsqu'il est au courant des plus petits incidents.

Des Blastiers reprend :

– Soyez tranquille, cher abbé, le mariage est rompu, bien rompu.

– Que Dieu soit béni ! Eh ! eh !... la missive a produit son effet. On ne pourra pas dire, maintenant que la franc-maçonnerie ne sert à rien...

Un joli atout, ma foi, pour ce satané docteur qui se vantait partout de me faire quitter la place... Pas rusé, monsieur le savant !...

1. Soldat.

1. Sourire grimaçant et silencieux 2. Petit poisson d'eaux douces. 3. Mauvais cheval.  
4. Ration de nourriture donnée au cheval.

– L’abbé, c’est vous maintenant qui avez besoin de modérateur, vous vous laissez griser par le succès... Ne vendons pas encore la peau de l’ours... Cette mijaurée<sup>1</sup> de Louise est capable de tout...

– Ah ! elle se mêle de l’affaire... C’est bon à savoir... Je verrai prochainement l’inspecteur primaire...

– Et votre confrère Leyroux, sait-il quelque chose ?

– Non... Du reste, il n’y a pas à compter sur lui... c’est un homme qui croit que c’est arrivé... Avec des prêtres de cette trempe, la soutane n’en aurait pas pour trois mois... Pour nous, le mieux est d’agir seuls et de mener la chose vigoureusement...

– Ta, ta, ta, soyons prudents il ne faut pas que l’on puisse se douter de notre intérêt dans l’affaire. En vérité, je vous le dis, ami Guéraud, vous êtes trop emporté et l’on pourrait croire...

– Que la main du prêtre a dressé le traquenard !... Que vous êtes jeune, vicomte... on voudrait crier haro<sup>2</sup> aux Jésuites<sup>3</sup> comme dans *Le Juif errant*<sup>4</sup>... Rodin et d’Aigrigny<sup>5</sup> sont de toutes petites gens : leurs cordes sont usées... Le docteur s’est dévoilé lui même. Nous n’avons employé personne pour l’engager à faire ceci ou cela... Oh ! que je suis content de la fin de cette histoire... Le mariage manqué, le jeune Dutertre ne se consolera pas ; il quittera peut-être le pays... Il mourra probablement de chagrin, le pauvre amoureux ! Belle perte !... Et la députation ?... Il n’osera seulement pas se présenter, ce cher Apollon !...

– C’est bien ce que je pense, et à la mort de Trinjeuil, déjà vieux comme un chemin, mon coquin de neveu n’aura pas de concurrent.

– Eh ! oui, vicomte, c’est à la députation que Monsieur Armand doit viser, et un jour nous serons les maîtres... À propos, où en est-il de ses examens ?

– Il passe sa thèse de licence dans huit jours, mais le gremlin me met sur la paille avec ses continuelles demandes d’argent.

– Bah ! ces peccadilles<sup>6</sup> n’ont qu’un temps : il faut à la jeunesse un peu de distraction... L’important pour réussir à se bien placer, c’est que l’on ne sache rien des fredaines<sup>7</sup>.

1. Femme prétentieuse, maniérée. 2. Désigner quelqu’un à la réprobation générale.

3. Membres de l’ordre religieux de Jésus fondé en 1534. 4. Roman d’Eugène Sue publié en dix volumes en 1844 et 1845. 5. Personnages du *Juif errant* d’Eugène Sue.

6. Faute légère et excusable. 7. Écarts de conduite.

– Oh ! pour cela, mon gaillard est muet comme un poisson.

– Vous n’oublierez pas de l’avertir d’être sur ses gardes, dès son arrivée ici. Qu’il supprime maîtresses, cafés et fines pendant quelques mois, qu’il soit surtout très assidu aux offices. Je sais pardieu bien que ce n’est pas amusant d’écouter nos chantres<sup>1</sup> pendant les vêpres<sup>2</sup> ; leurs voix nasillardes me fatiguent souvent... Il faudra qu’Armand s’y fasse comme les autres et qu’il subisse, lui aussi, les sermons de ce vieux ramolli de Leyroux... C’est de toute importance pendant les préliminaires du mariage. Quand il aura épousé, il agira à sa fantaisie... Hé ! vicomte, une jolie dot, une fille toute mignonne, cela vaut bien la peine de souffrir les désagréments d’un homme d’Église... À mon tour, maintenant, vous êtes-vous occupé de mon affaire...

– Oui, j’ai écrit à deux députés assez bien en cour. Je vous ferai recommander par un sénateur, mais il faut prendre patience, un évêché ne s’attrape pas comme un rhume de cerveau. Il y a, paraît-il, un nombre infini de demandes. L’abbé, vous êtes un peuple de solliciteurs vous et vos collègues, tant que vous êtes... Mais ce qui vous posera bien, c’est le don de joyeux avènement que vous enverrez dans quelques jours à Rome, à notre Saint-Père... Pour la souscription tout a marché comme sur des roulettes. Madame de Mersay qui est pingre<sup>3</sup>, vous le savez, aurait probablement chicané sur la somme. Je lui ai posé carrément la question comme vous m’aviez dit de le faire : « Voulez-vous, oui ou non, être la première sur la liste. Si oui, il faut souscrire rondement, car la baronne d’Artel tient beaucoup à cet honneur... » Cela l’a piquée au vif, elle déteste la baronne. « La baronne d’Artel, s’est-elle écriée, que donne-t-elle ? » Et sans attendre ma réponse, elle a ajouté : « Veuillez m’inscrire pour le double de la somme qu’elle proposera... La famille de Mersay est bonne catholique ; elle tient à le prouver. » Voilà l’histoire, ami Guéraud, j’ai sa promesse formelle. Elle est fière comme Artaban<sup>4</sup>, quand il faudrait faire une folie, elle n’hésiterait pas... Tant qu’elle n’est pas la belle-mère de mon neveu, ses munificences<sup>5</sup> me laissent assez froid, plus tard, nous aviserons...  
– Vous êtes circonspect, vicomte, mais il ne faut pas faire passer la charrue avant les bœufs, n’oubliez pas à votre prochaine réunion,

1. Chanteurs. 2. Moments de la messe. 3. Avare. 4. Excessivement. 5. Marques de générosité.

d'amener indirectement la Mersay à parler de la secte diabolique.

– La Mersay, dites-vous, l'abbé ?... Vous êtes peu respectueux, et, si elle vous entendait, elle vous relèverait de ce péché véniel<sup>1</sup> à la convenance... Entre nous il n'y a pas d'importance... Lui faites-vous toujours deux doigts de cour ?... Elle est encore très présentable, ma foi... malgré ses quarante-cinq ans...

Guéraud devint écarlate : il eut un mauvais froncement de sourcils.

– Vicomte, je vous saurais infiniment gré de ne pas fourrer votre nez aristocratique dans ces affaires... Vous connaissez le proverbe : *Bon enfant...*

– *Sufficit*<sup>2</sup>. On observera le conseil.

Nos personnages avaient un trop grand intérêt à s'entendre pour que ce léger brouillard ne fût pas immédiatement dissipé.

L'abbé reprit en souriant :

– Je reviens à mes moutons, fallait-il que nous fussions bornés pour raconter toutes ces histoires de jeu, de maîtresses, de dettes ? À tout cela, on répondait par des démentis et nous étions obligés de courber la tête... Grâce à Dieu, l'affaire est dans le sac. On peut vous excuser d'avoir fait des fredaines, on ne vous pardonnera jamais d'appartenir à la secte que l'ancien Saint-Père a excommuniée vingt-cinq fois au moins, pour ne pas en perdre l'habitude... C'est fâcheux que nous ne puissions pas voir ce que font ces damnés. J'ai lu, l'autre jour, inscrite sur leur caverne cette inscription : *Nulli clauditor honesto*<sup>3</sup> quelle impudence ! Cela fait rêver...

– Gredins ! s'ils avaient l'ombre de la logique, ils devraient commencer par se mettre à la porte.

– C'est fort juste. Vicomte, très souvent vous me prenez pour un niais et vous avez tort... Savez-vous ce que je pensais à l'instant ? Je me disais : les hérétiques répètent partout que la religion veut accaparer les fortunes en poussant les jeunes filles dans les cloîtres... et les hérétiques ont raison. Il y a du vrai dans leurs protestations... La sainte doctrine est mise en péril... Rendons-nous cette justice que nous avons évité de tomber dans ces erreurs... Le but est le même, mais on ne trouvera pas le nœud de l'intrigue... Au lieu d'envoyer une

1. Sans gravité. 2. Il suffit (expression latine). 3. Sois ouvert à tout honnête homme (expression latine).

jeune fille et sa dot dans un couvent malsain ; nous la gardons près de nous... nous la façonnons à notre usage... nous la marions à un des nôtres... Le tout, *ad majorem Dei gloriam* !<sup>1</sup>

– *Ad majorem Dei glotiam* !... Bravo l'abbé !... vous êtes un homme étonnant, parole d'honneur...

– Vous me flattez ?...

– Non, je vous admire... Si nous prenions un petit verre ?...

– Du vieux, alors, mon estomac ne sympathise pas avec votre eau-de-vie nouvelle... Réflexion faite, je mangerais volontiers... je me sens faible...

– J'ai à vous offrir une volaille froide...

– Appelez Thérèse... Mon ami, buvons bien, mangeons bien et mourons gras... Buvons bien, surtout, si nous désirons aller au ciel...

– Je ne saisis pas...

– C'est un précepte de la sagesse des nations...

– Dites toujours...

– Bon vin fait bon sang ;

Bon sang fait bonne humeur ;

Bonne humeur fait bien penser ;

Bien penser fait bien agir ;

Bien agir mène au ciel ;

Donc...

– Bon vin mène au ciel...

– Tu l'as dit... pardon... vicomte... pardon...

– Il n'y a pas de mal...

Dame Thérèse se présenta. Les camarades d'Église se mirent à table. Guéraud était en verve :

– Nous allons boire à la santé de l'Apollon de Monsieur Dutertre!...

– Aux amours d'Apollon !... À cet idiot d'Apollon !...

– Et à Jupiter<sup>2</sup> qui consolera le Vulcain<sup>3</sup> anticipé de sa mésaventure !...

Dame Thérèse s'attendait à quelque confidence. On continua les mêmes plaisanteries.

La gouvernante se retira en grommelant. Elle se promet de faire causer le vicomte quand leurs têtes reposeraient sur le terrain neutre de l'oreiller.

1. Pour la plus grande Gloire de Dieu (expression latine). 2. Dieu romain du ciel. 3. Dieu romain du feu.

## Chapitre XI

### Un cercle à la campagne

Le soir de cette entrevue, le vicomte des Blastiers se rendit au cercle de Lamète.

Situé à l'extrémité de la ville, le cercle de Lamète, n'a pas le luxe des établissements des grandes villes, il n'est pas non plus dépourvu de tout agrément. Son premier étage est entouré d'un balcon en fer qui a vue sur la rivière.

Quarante-cinq membres composent la société, mais de ce nombre il faut retrancher huit ou dix amis ou parents qui ne viennent à la campagne qu'aux vacances d'août et une vingtaine de forains payant seulement une demi-cotisation et ne se rendant au cercle que les dimanches et les jours de foire.

Aux dernières élections du bureau, le docteur Jules Dutertre a été nommé président à l'unanimité, le vicomte des Blastiers ayant été assez habile pour imposer silence à sa haine afin de la rendre plus vigoureuse à l'occasion.

Dans une petite ville un cercle est un lieu de réunion absolument indispensable. On y va sans façon pour absorber un peu de blonde bière et faire aussi un peu de politique – bien que le règlement défende expressément de toucher à cette dernière consommation. À dix heures du soir, les vieux qui ont noblement conquis le sommeil avec 2 ou 3.000 points de bésigue<sup>1</sup> se retirent en paix. Alors reste seulement le petit groupe des intimes, le docteur Dutertre, le précepteur, l'agent-voyer, le receveur de l'enregistrement<sup>2</sup> et le notaire. Pendant

1. Jeu de cartes. 2. Agent de perception et de contrôle pour le compte du trésorier-payeur général.

les vacances, le jeune Armand de Boistel qui s'ennuie à Laguet, vient quelquefois ennuyer le petit groupe.

Le cercle occupe un salon au rez-de-chaussée et deux grandes salles au premier étage où l'on joue, où l'on ne lit pas, où l'on boit et où l'on cause, si le cœur en dit.

On reçoit les deux journaux du département, l'un républicain et l'autre bonapartiste<sup>1</sup>. La même mesure est observée pour ce qui concerne les feuilles parisiennes. Afin de contenter tout le monde, on s'est abonné à un journal légitimiste<sup>2</sup>, à deux publications illustrées et à une revue d'agriculture.

Nous sommes à la salle de billard. Une fine partie est engagée entre deux vaillants partenaires que les curieux observent et encouragent.

Dans un coin de la salle, Jules Dutertre cause avec un vieillard de ses amis, Monsieur Parthaly, l'un des contemporains de son père. L'amitié qui unit les pères a rejailli sur les enfants : Eugène Parthaly, sous-lieutenant au 57<sup>e</sup> de ligne<sup>3</sup>, s'est élevé avec Jules et il a pour son camarade d'enfance une sincère affection.

– Mon fils m'écrit qu'il compte bien être ton garçon d'honneur, vient de dire le père Parthaly.

– Garçon d'honneur... la noce... tout est manqué, répond le docteur avec des larmes dans la voix...

– Allons donc, Jules, tu plaisantes sans doute, comment toi qui aimais tant la petite Jeanne, mais c'est impossible ?...

– Hélas ! non, je suis refusé, bien refusé.

Et Jules conta aux vieux Parthaly toute l'histoire.

Parthaly était indigné ! Il ne parlait rien moins que de souffleter<sup>4</sup> les auteurs de la lettre anonyme, de leur cracher au visage.

Les interlocuteurs étaient adossés à l'une des portes de sortie ; ils purent entendre très distinctement un éclat de rire qui les fit tressaillir. Parthaly ouvrit brusquement la porte et examina le couloir. Il n'y avait rien, absolument rien. Le calme ordinaire régnait dans les deux salles. On ne lisait point au salon de lecture ; on fumait et l'on buvait dans la salle des consommations.

1. Partisan de la famille Bonaparte (voir préface). 2. Monarchiste. (Voir préface). 3. Régiment d'infanterie de l'armée française. 4. Gifler.

– Messieurs, dit le docteur, un homme a dû coller son oreille à cette porte pour épier une conversation... Je ne veux suspecter aucun des honorables membres du cercle, mais quel qu'il soit, l'homme qui use de pareils moyens est un misérable.

On s'était tu. Quelques regards timides se portèrent sur le vicomte qui venait de rentrer ; il les soutint bravement, grâce à ses lunettes vertes.

– Après tout, si c'était le diable ?... dit l'un des joueurs de billard.

Les causeries continuèrent. On parla des revenants et des spirites<sup>1</sup>...

Un savant anglais n'avait-il pas affirmé, tout récemment, qu'il avait vu des mains lumineuses se croiser dans l'espace ?... des fleurs traverser des tables ?... Tout était possible...

Le docteur dit en se retirant à Parthaly :

– Vous ne vous doutez de rien ?

– Non, mais sûrement, il y avait quelqu'un dans le couloir...

– Avez-vous remarqué la physionomie de des Blastiers ?

– Mais oui... J'ai encore son vilain visage sous les yeux.

– Et il n'a parut rien ressentir ?

– Non... il est si hypocrite...

– C'est étrange... C'était bien le rire de ce gredin-là...

À ce moment des Blastiers passait rapidement de l'autre côté du trottoir :

– Adieu, Parthaly. Bonsoir, docteur...

1. Personne qui a la faculté d'entrer en communication avec les esprits.

## Chapitre XII

### *La franc-maçonnerie aux abois*

Il y a fête au château de Mersay. Parmi les invités, nous comptons l'abbé Gnéraud, le vicomte des Blastiers et son neveu Armand de Boistel avec lequel nous allons faire connaissance.

Madame de Mersay n'ayant pu résister aux sollicitations de Jeanne, Louise Berthier a été invitée au dîner. Ces messieurs offrent le bras aux dames pour passer dans le salon de compagnie. Des Blastiers tient la tête avec Madame de Mersay ; son neveu le suit avec Mademoiselle Jeanne. L'excellent Monsieur de Mersay est le cavalier de l'institutrice. Guéraud regarde la maîtresse du logis, regrettant sans doute que sa robe de prêtre ne lui permette pas de rechercher ouvertement les galanteries du grand monde.

Les tables de jeu sont préparées par les soins du petit John qui, pour la circonstance, a revêtu une magnifique livrée<sup>1</sup> toute bleue et agrémentée de larges boutons d'argent. Le nombre des invités vient de se grossir par l'arrivée d'amis intimes, conviés à passer la soirée et à prendre le thé. Voici Madame Tierrit, une bonne femme, mais d'un laid à faire rougir les frères des Écoles chrétiennes : rouge comme une écrevisse cuite à point, une poitrine rebondie plus qu'il ne faudrait, une taille rebelle à la ceinture, mais au demeurant, je l'ai déjà dit, la meilleure personne du monde. Sa fille Héloïse est l'opposé de la maman, au moral s'entend : grandissime, des yeux bleus, des cheveux rouges, le teint blanc que donne la chlorose<sup>2</sup>... un vilain drapeau français. Elle a coiffé sainte Catherine<sup>3</sup> et n'en est pas meilleure pour cela.

1. Tenue. 2. État morbide dû à un appauvrissement du sang. 3. Se dit d'une jeune femme de vingt-cinq ans qui n'est pas mariée.



Il y a un peu partout, je crois, une certaine quantité de vieilles filles. À Lamète, le type était personnifié par Mademoiselle Héloïse Tierrit. À vingt ans, vingt-cinq même, la demoiselle avait encore la beauté du diable et, malgré sa laideur originelle, elle eût trouvé des épouseurs. Ceux qui se présentaient étaient des commerçants ou de modestes employés de bureau. La dot n'étant pas assez forte, les partis avantageux firent la sourde oreille... Mademoiselle Héloïse préférait renoncer aux douceurs de l'hyménée<sup>1</sup> que de consentir à devenir la femme d'un roturier travaillant pour vivre.

D'où venait ce dédain des classes inférieures ? Je crois, le diable m'emporte ! qu'en fouillant dans les archives de sa famille Héloïse, avait, elle aussi, découvert sa particule ! Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle choisit cent fois plutôt un célibat plein de rêves inachevés et de désirs inassouvis à une honteuse mésalliance. Songez donc : ses mains se seraient salies au travail – ce qui, au point de vue de la beauté plastique en général, eût été sans importance.

Élevée au couvent, elle en était revenue avec un amas de haines contre ses compagnes qui, plus jolies et plus riches, avaient trouvé des maris. Elle était assez fine au moins pour ne pas avouer son dépit. À l'entendre, le mariage était un sacrement dont elle n'avait jamais voulu goûter. Ce qui ne l'empêchait pas d'être jalouse de toutes ses amies de pension qui n'étaient pas restées célibataires.

Héloïse en voulait surtout à Jeanne qu'elle savait être la fiancée du docteur. Bien que reçue fort amicalement par la famille de Mersay, quand elle trouvait le moyen de décrocher quelque méchanceté par des allusions blessantes sur le récent blason des Tripiat, la vieille fille était aux anges, mais d'ordinaire son venin se partageait entre Jeanne et Louise.

Il fallait voir avec quel dédain elle parlait de Louise l'institutrice : elle prononçait ce dernier mot en plissant la lèvre supérieure et en faisant une grimace qui ne lui donnait aucun point de ressemblance avec les Vénus<sup>2</sup> connues.

– Apprendre le « B-A BA » à des mioches<sup>3</sup> stupide !... une institutrice, fi donc !

1. Mariage. 2. Représentations de la déesse de l'amour et de la beauté dans la mythologie romaine. 3. Enfants.

– Cette Jeanne, comme elle est guindée ! qu'elle tournure ! ça sent son épicerie d'une lieue !...

La mère Tierrit souffrait de voir sa fille si méchante, mais sa faiblesse maternelle l'avait habituée de bonne heure à baisser pavillon devant l'humeur acariâtre<sup>1</sup> de la rougeaude.

Héloïse avait été aigrie par la malchance. C'est là la situation de toutes les vieilles filles ?... Imaginez la jeune fille la mieux douée, douce, bonne, intelligente... Elle grandit au milieu de ses compagnes et ses qualités innées se développant avec l'âge feront d'elle un jour une excellente mère de famille... Mais que, ses compagnes mariées, elle reste seule, non pas avec son déshonneur, mais avec ses appétits ?... Ah ! il faudra qu'elle soit bien trempée de sa nature pour que le vent de la haine ne lui souffle pas au visage, quand son amie de pension viendra la voir avec un homme beau comme le jour et deux bébés tout roses !... La vieille fille songera que cette femme peut sortir librement, aller au théâtre, aux soirées et qu'elle, la déshéritée de toute joie, elle ne peut faire un pas, dire un mot, sans qu'un étranger demande :

– Quelle est cette fille ?... Ça, ce n'est pas marié !

Voilà la condition de cette Vestale<sup>2</sup> condamnée à entretenir à perpétuité le feu de la haine et de l'envie ! Elle aurait pu, direz-vous, aller tout droit au couvent ; le froid des dalles de l'église aurait eu raison de ses ardeurs, et elle se serait ainsi dérobée aux tentations de tous les jours ? Oui, mais les couvents – la plupart du moins – exigent des dots, et la famille Tierrit n'était pas riche. Du reste, lorsque la vocation n'est pas tranchée, la perspective d'une existence passée entre quatre murailles n'a rien de bien tentant... Au surplus la vieille fille a toujours le temps de se lancer dans la religion... Que faire donc lorsque l'on ne fait rien ?... Dire du mal de son prochain, clabauder<sup>3</sup> à droite et à gauche, de telle sorte que tout le monde y passe et repasse ?... C'est ce que faisait Héloïse Tierrit.

J'aperçois maintenant les silhouettes de Monsieur et de Madame Gérard.

Le mari, propriétaire, la femme, sans profession ; tous les deux domiciliés à Lamète et grands amis de leurs amphytrions. Monsieur Gérard

1. Qui manifeste un constant mécontentement. 2. Femme totalement chaste. 3. Protester sans raison.

est, comme l'on dit vulgairement, un vieux serin<sup>1</sup> ; toute l'honnêteté de sa conversation se résume à dire à sa femme :

– Gabrielle, tu as raison ; Gabrielle, je suis de ton avis.

Gabrielle n'aime pas le macaroni<sup>2</sup>, Gérard ne mange jamais de gruyère ; Gabrielle est très cléricale, Gérard est plus cléricale encore. Gérard ?... charmant époux, ma foi.

Le brave homme entend souvent dire à sa moitié :

– Tais-toi, tu me fatigues ; ce que tu dis là est stupide.

Mots aimables, adorables, à l'audition desquels, l'honnête Gérard baisse la tête comme le plus fier des Sicambres<sup>3</sup>.

À côté des deux époux sont placés : Monsieur Alexandre Couteaud, ancien percepteur, mis à la retraite depuis qu'il faut savoir quelque chose pour occuper l'emploi qui lui était confié ; Madame Pinay, une femme toute du bon Dieu.

Madame de Mersay a déjà mis ses intimes dans la confiance.

Désormais, ce n'est pas un mystère pour personne, le fiancé est honteusement refusé, il eût semblé au moins convenable que la mère de famille gardât en cette circonstance la réserve que lui commandait, à défaut des lois de la bonne éducation, le souci du repos et de la dignité de sa fille. Mais la mère affolée de cléricisme ne réfléchissait à aucune des conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter de son indiscrétion. Peu lui importaient après tout la tranquillité de son enfant et l'honneur de celui que le public considérerait comme son futur gendre !... La religion avant tout !

Habitée à commander et à se voir obéie et admirée tout en restant une brebis docile du catholicisme, elle crut prendre encore de l'importance aux yeux de ses hôtes en ne leur cachant pas la cause de la rupture. Un regard de l'abbé qui épia la première confidence faite à mi-voix à Madame Gérard, l'encouragea à persévérer. Elle fit tant et si bien qu'au bout de quelques minutes, il n'y eut personne dans le salon à ignorer que le docteur Dutertre, vénérable de la loge « La Sagesse », devait à cette dernière qualité la rupture d'une union tant de fois annoncée.

Messieurs de Mersay, Gérard et Alexandre terminent en ce moment une partie de piquet<sup>4</sup>. Madame Pinay dort sur sa chaise pendant que

1. Personne niaise. 2. Pâte alimentaire à base de semoule de blé dur. 3. Peuple germanique du I<sup>er</sup> siècle évoqué par Jules César dans *La Guerre des Gaules*. 4. Jeu de cartes.

l'abbé, mollement assis dans un fauteuil, s'entretient avec le jeune Armand de Boistel. Jeanne et Louise ont à supporter la conversation et les yeux investigateurs de Mademoiselle Héloïse Tierrit. La vieille fille ne perd rien de ce qui se dit, et fait des signes équivoques que les deux amies redoutent sans comprendre.

Une manille<sup>1</sup> est engagée. Partenaires : Madame de Mersay et le vicomte des Blastiers contre Madame Tierrit et Madame Gérard.

– Nous faisons la dernière en quarante-quatre secs, dit Madame Tierrit.

– Sans revanche, bien entendu, ajoute Madame Gérard. J'adore la manille, mais sept ou huit parties de suite, c'est accablant... Si Madame Pinay n'était pas toujours travestie en marmotte d'hiver, on pourrait se relever.

Un léger ronflement de Madame Pinay provoque les rires de la compagnie et prouve que l'intéressée n'a pas entendu ou dédaigne le compliment. Madame Gérard continue :

– Voyons, à qui la donne ? À vous, je crois, vicomte... Voici les cartes, dépêchons...

– Bon, la partie est de trois francs, cette fois, dit des Blastiers, en esquissant la risette d'un bulldog<sup>2</sup>. Foi de gentilhomme, mesdames, je vous souhaite une revanche.

Et le vieux satyre<sup>3</sup> sourit encore. Ces souhaits peu sincères ont le succès que leur désire celui qui les fait. Le jeu qui depuis le commencement de la soirée a été défavorable à Madame Gérard et à Madame Tierrit, ne vaut pas mieux cette fois que par le passé.

– Vous avez des manilles ?

– Non, et vous ?

– Vous coupez une couleur ?

– Non.

– En second ?

– Non.

– Pas d'atout alors ?... C'est une jolie déveine...

– Tenez, voici mon jeu, ce sera plus simple.

Et Madame Gérard, que l'insuccès rend furieuse, jette ses cartes sur la table.

1. Jeu de cartes. 2. Chien de petite taille à la mâchoire proéminente. 3. Homme cynique et obscène.



– Vous vous rendez ?... Ce n'est pas la peine de jouer, s'écrie triomphalement Madame de Mersay... Trente-quatre sur table... Mais nous jouons encore pour neuf points : le vicomte n'a tourné qu'un valet...

– Vous avez gagné, reprend avec aigreur Madame Gérard : je ne veux plus toucher une carte... C'est toujours comme cela avec Madame Tierrit. Elle n'y entend rien, et elle a par-dessus le marché une coupe détestable... Je perds quinze francs...

– Fi, la mauvaise joueuse, dit avec un air de dédain Madame Tierrit.

– Vous en parlez bien à votre aise, vous. Nous n'avons pas des millions...

– Allons, allons, mesdames, interrompt des Blastiers, ne nous fâchons pas pour une bagatelle. Vous serez plus heureuses à la prochaine partie... Le jeu à la manille, c'est comme la bonne humeur, ça va et ça vient... Vous n'avez pas encore perdu : les enjeux restent entre les mains de Madame de Mersay ; nous continuerons à la première occasion. Le vicomte ramasse les cartes éparses sur la table et les range dans la boîte de jeux. La partie des joueurs de piquet étant terminée, les invités font cercle autour de la cheminée.

Des Blastiers, toujours gracieux :

– Si Mademoiselle Jeanne daignait nous faire entendre la ballade de Mignon, Armand l'accompagnerait au piano. Ce serait, mesdames, le meilleur moyen de ne pas regretter la manille et de bien terminer cette charmante soirée ?

Jeanne se tourne vers sa mère comme pour la prier de ne pas se joindre aux insistances des invités. Elle est indisposée et chanterait mal...

– Oh ! mademoiselle, fait Armand de Boistel, vous ne pouvez nous refuser le bonheur de vous applaudir.

Madame de Mersay n'a pas été émue par le regard suppliant de sa fille :

– Jeanne, ne te fais pas prier ; tes auditeurs seront indulgents...

– Ma mère, je regrette vivement de ne pouvoir être agréable à nos amis, mais malgré toute ma bonne volonté, il me serait impossible de chanter...

– Madame Louise, veuillez vous joindre à nous, fait des Blastiers. Louise regarde Jeanne et ne répond pas.

– Quel malheur !... une si jolie voix ! dit, pour qu'on l'entende, Monsieur Armand.

– Imbécile ! fait à part Mademoiselle Tierrit.

– Si j'osais solliciter votre indulgence pour un débutant, je vous prierais, mesdames, d'ordonner à mon neveu de vous réciter une de ses dernières poésies, vient de dire le vicomte.

On fait en chœur :

– Mais, comment donc ?... Très volontiers.

Le jeune Armand se lève et récite la poésie suivante, qui, ajoute-il modestement, a obtenu une violette aux jeux Floraux<sup>1</sup> :

Tes yeux d'un pur amour nous commandent à l'ivresse ;  
 Du regard le plus doux, il a su les armer.  
 Cette Circé<sup>2</sup> qui savait tout charmer  
 Mérita moins que toi le nom d'enchanteresse ;

Tout te rit, tout te sied, une rose te pare,  
 L'air respiré par toi, j'aime à le respirer ;  
 Les bois charmants où je te vois errer,  
 Sont ceux que je choisis, sont ceux où je m'égarer.

J'aime à voir tes cheveux et leur flottante ébène  
 Errer à l'aventure ou courrir sur ton sein ;  
 J'aime la gaze<sup>3</sup> et ce voile incertain  
 Que font voler les vents au gré de leur haleine ;

Il n'est point de beauté, soit nymphe<sup>4</sup>, soit bergère ;  
 Qui ne portât envie à tes charmants attraits ;  
 Hébé<sup>5</sup> plaît moins aux célestes banquets,  
 Son sourire est moins doux, sa taille est moins légère...

Ô toi qui fais aimer, m'aimeras-tu jamais ?

– Et c'est tout, dit, en manière de conclusion, Armand de Boistel. Il me reste, mesdames, à vous remercier de votre bienveillante attention

1. Concours littéraire. 2. Magicienne très puissante de la mythologie grecque. 3. Tis-su très fin et très léger. 4. Dans l'Antiquité, divinité féminine secondaire personnifiant les forces vives de la nature. 5. Dans la mythologie grecque, déesse personnifiant la jeunesse.

et à vous prier d'excuser en même temps que l'infériorité de la poésie, le ton peut-être un peu léger de ce badinage<sup>1</sup>...

Le jeune Armand reprend possession de sa chaise et essuie avec un mouchoire de fine batiste<sup>2</sup> les quelques gouttes de sueur que la chaleur du débit vient d'attirer sur son front.

Un sourire de stupéfaction errait sur les lèvres de Louise. L'institutrice se pencha du côté de Jeanne et lui glissa doucement à l'oreille le nom de Monsieur de Murville<sup>3</sup>, l'auteur de la poésie que le jeune Armand avait eu l'audace de s'approprier.

– C'est l'œuvre d'un vrai poète, dit Madame de Mersay, et Madame Louise Berthier, très compétente en la matière, ne me démentira certainement pas.

– Oui, madame, ces vers sont très beaux et...

L'abbé Guéraud ne laissa pas achever l'institutrice.

– La sincérité de sentiments que laisse deviner ce travail fait parfaitement excuser un badinage toujours autorisé dans une idylle...

Des Blastiers courut à son neveu.

– Tiens, il faut que je t'embrasse, Armand. Tu m'as rendu heureux pour huit jours.

Le vicomte, après avoir donné l'accolade à son coquin de neveu, affecta un air désolé : réellement j'éprouve un grand regret de ce que notre ami le docteur ne soit pas là : il se fait aussi rare que les beaux jours, ce cher Monsieur Dutertre...

– En effet, la famille Dutertre devient sauvage ; on ne la voit nulle part, dit le pusillanime<sup>4</sup> Monsieur Gérald, en implorant par un doux regard adressé à sa moitié le pardon de son audace.

Héloïse Tierrit qui, depuis quelques instants, avait gardé le silence, ne put y tenir.

– C'est que, voyez-vous, Monsieur Gérald, le docteur Dutertre est très occupé en ce moment...

– Et à quoi donc ? fit Madame Gérald qui s'attendait bien à la réponse, mais était trop avisée pour la faire elle-même.

Jeanne et Louise eurent un bourdonnement dans les oreilles.

Vautour habile, Héloïse fascinait sa proie avant de s'abattre sur elle. La vieille fille regarda Jeanne.

1. Texte gai et enjoué. 2. Fine toile de lin. 3. Pierre-Nicolas André, dit Murville, est un poète et dramaturge français (1754-1815). 4. Qui est timide, qui craint le risque et les responsabilités.

– Comment, vous ne savez pas la nouvelle ? Monsieur Jules a été nommé président de la loge de Lamète !...

L'abbé Guéraud et le vicomte observaient Madame de Mersay et savouraient une réponse qui ne se fit pas attendre.

– Nous savions, mademoiselle, que Monsieur Dutertre était franc-maçon, et bien qu'il me soit pénible de faire cette déclaration en présence de Madame Berthier dont le mari appartenait à la société dirigée par le docteur, je dois dire que c'est là la seule raison qui nous a décidés à rompre définitivement avec le fiancé de Jeanne...

Louise visée au cœur et humiliée dans sa plus profonde affection se mordit les lèvres bien plutôt pour retenir ses larmes que pour se donner un air d'indifférence.

Madame Gérald, qui en fait de cléricisme et d'orgueil ne le cédait en rien à la mère de Jeanne, prit la parole.

– Ma chère amie, je n'ai qu'à vous féliciter de votre détermination... Vous avez agi sous l'inspiration d'un sentiment maternel assez éclairé pour qu'on le dispense de tout commentaire... Vous connaissez le monde : généralement, on est porté à se défier de ses amis : si quelqu'une d'entre nous vous eut instruite du bruit répandu à Lamète, on n'eût pas manqué de dire que la jalousie, l'envie, que sais-je encore ?... jouaient un rôle dans cet avertissement... Votre affection maternelle vous eût peut-être fait douter de nos bonnes intentions. La Providence<sup>1</sup> a pris le soin de vous prémunir à temps contre le danger. Que le saint nom de Dieu soit béni !

– Que le saint nom de Dieu soit béni ! répéta dévotement Madame Pinay qui sommeillait encore, mais pas assez pour perdre l'occasion d'affirmer sa foi religieuse.

– Franc-maçon ! Qui, diable, aurait pu croire cela d'un homme paraissant aussi honnête que le docteur ? observa Monsieur Alexandre Couteaud.

Madame Tierrit joignit les mains :

– C'est un bien grand malheur pour sa famille. Madame Dutertre est bien à plaindre...

Jeanne baissait timidement la tête et sentait le rouge lui monter au front pendant que Louise, la lèvre souriante, le regard assuré laissait passer l'orage.

1. Hasard ressenti comme un signe de l'action bienveillante d'une puissance supérieure.

Des Blastiers se tourna vers son neveu :

– Armand, j'ai pour toi l'affection que je portais à ma pauvre sœur ; tu es sur cette terre la consolation de ma vieillesse et le respect de mes cheveux blancs ; eh bien ! je te maudirais, si j'apprenais un jour que tu es devenu l'adepte de cette secte impie.

Comme tout dans cette soirée avait été prévu et pesé à l'avance, le bon jeune homme n'oublia pas la leçon qui lui avait été faite avant son entrée dans la maison.

– Mon cher oncle, pouvez-vous croire que je serai jamais assez dénaturé pour oublier le souvenir de ma pieuse mère et les exemples de vos vertus chrétiennes ? Ah ! malheur à moi, si cette funeste pensée m'était inspirée par le démon... Si la force et le courage devaient me manquer pour résister à la tentation, j'aimerais mieux être brûlé vif comme l'a été Monsieur de Moner ; j'aimerais mieux être fusillé sans confession, comme le furent les trois cents bandits de l'Espagne, que de déshonorer mon nom et ma famille !...

– Bravo, Armand : le noble sang des Boistel et des Blastiers coule dans tes veines ; je ne m'attendais pas à moins de toi... D'autant plus, mon garçon, que l'attrait d'une folle curiosité qui entraînait tant de dupes à s'affilier à la franc-maçonnerie, vient de disparaître, grâce aux révélations d'un rose-croix.

– Qu'est-ce que cela, un rose-croix ? hasarda Monsieur Gérald.

– Taisez-vous, fit la douce moitié de l'interrupteur. Écoutez, sans faire de réflexions inutiles.

L'honnête Gérald ayant repris sa respectueuse attitude, le vicomte poursuivit :

– Un rose-croix ? C'est comme qui dirait un chef, un officier supérieur. La franc-maçonnerie qui proclame l'égalité des hommes, multiplie chaque jour ses distinctions honorifiques. La raison financière joue son rôle : les hauts grades, les cordons<sup>1</sup>, les titres, les décorations, les diplômes, tous les hochets dont se parent les associés qui voudraient être sérieux et ne sont que ridicules, payent l'impôt de la vanité. Il y a des apprentis, des compagnons, des maîtres, des rose-croix, des chevaliers Kadosh<sup>2</sup>, des 32<sup>e</sup> des 33<sup>e</sup> ; des princes, des souverains princes, des maçons illustres, des vénérables très illustres...

1. Ruban qui servent d'insignes dans certains ordres. 2. Grade maçonnique.

– Et pas mal d'imbéciles, interrompit madame Gérald.

Des Blastiers fit un signe d'acquiescement et continua :

– La caisse destinée à entretenir les orgies fraternelles ne connaît pas de limites. L'amour propre est satisfait pourvu que l'on paye. Au surplus, la qualité du frère révélateur importe peu. Ce que nous sommes heureux de savoir, c'est que la société n'a pas aujourd'hui un grand mystère, qu'elle est politique, antireligieuse, antisociale, bien que les dupes de l'ordre croient encore que l'on observe en haut lieu l'article du règlement qui défend de s'occuper de religion et de politique.

L'abbé Guérault et Madame de Mersay étaient dans le ravissement, L'orateur se reposa quelques instants et continua sa harangue<sup>1</sup> :

– Ah ! on prétend que la franc-maçonnerie n'est pas dangereuse, qu'elle vit à l'écart de toute intrigue politique, ne s'occupant que de questions humanitaires et ne recherchant pas à recruter des affiliés !... Mensonge, mesdames. La secte impie frappe à toutes les portes ; elle s'adresse aux plus puissants comme aux plus simples. Dans notre pays même, les fortes têtes n'ont-elles pas essayé d'établir, avec la légende de la *Pierre des Géants* que des francs-maçons de haute lignée prêchaient, à une époque déjà lointaine, la croisade de la solidarité ?... Les visionnaires ne parlent-ils pas encore de l'épopée mystérieuse des trois hommes masqués, dont les triangles rouges eurent une si singulière puissance ?... Mensonges et folies, sans doute, que ces divagations échappées à des gens ignorants et superstitieux, mais mensonge dangereux et folie dangereuse, car la superstition est difficile à combattre ! Rappelez-vous que les crimes de la Terreur<sup>2</sup> ont été commis par cette secte diabolique et que les Jacobins<sup>3</sup> étaient des francs-maçons initiés à l'illuminisme<sup>4</sup>. Les trois quarts de l'Assemblée nationale appartenaient à la franc-maçonnerie et je défie que l'on me cite un seul conventionnel qui ne dût son mandat à sa qualité d'adepte. Les francs-maçons n'hésitent jamais à trahir leur pays. Ce sont les « illuminés » qui nous ont ouvert les portes de Mayence, de Trèves, de Spire, de Worms et de Francfort<sup>5</sup>.

– Lâches !... fit Héloïse Tierrit.

1. Discours solennel. 2. Période de la Révolution de 1789 où la France est gouvernée par un pouvoir d'exception reposant sur la force et la répression. 3. Groupement politique pendant la Révolution française. 4. Doctrine qui recherche l'illumination intérieure par Dieu. 5. Villes allemandes où se réfugièrent les opposants à la révolution.

Le vicomte reprit :

– C'est le maçon Eckenmaier, de Strasbourg, qui se rendit à Mayence<sup>1</sup>, à l'approche de Custine en négocia la reddition de cette ville avec Stain, ministre du roi de Prusse, et le commandant Guimich, l'un et l'autre grands dignitaires de l'ordre... Custine était si bien renseigné d'avance qu'il ne songea même pas à se munir du matériel indispensable pour le siège d'une place forte. Une députation maçonnique, ayant le frère Bohmer à sa tête, vint au-devant du général français et lui offrit les clefs de la ville. C'est Vandernoot, dit Gobelscroix, qui livra à Dumouriez les Flandres<sup>2</sup> et le Brabant<sup>3</sup>. Il est prouvé que ce personnage envoya chaque jour les plans de la défense aux frères de Paris qui les faisaient passer immédiatement au général français... Croyez-moi, mesdames, la cause de nos désastres de 1870<sup>4</sup>, ne diffère en aucune façon de celle qui nous rendit victorieux sous la première République : les frères étrangers avaient trahi leur pays ; les frères français out trahi la France !... À Metz, à Paris, à Sedan, la France a eu ses Bohmer et ses Eckenmaier, Il est des noms qui n'échapperont pas à la flétrissure de l'histoire. Ceux qui croient encore à la modération de la secte ne tarderont pas à être détrompés... Partout où la maçonnerie s'est emparée du pouvoir, on a vu la misère, les ruines et le sang lui servir de cortège. 93 ! 71 ! Il n'était pas un seul homme parmi les chefs de la Terreur et de la Commune qui ne fût initié<sup>5</sup>... Aujourd'hui la devise des loges est : *Plus de patrie !* Tous ces fous se disent frères, et dans leur folie, ils ont eu le cynisme de se demander s'il fallait encore croire à Dieu ?... La franc-maçonnerie, mesdames, a fait des progrès... Au dernier couvent, les vénérables frères ont biffé<sup>6</sup> d'un seul coup Dieu et l'existence de l'âme !...

– Oh !... firent toutes les dames du bon Dieu, c'est épouvantable !

Les hommes y compris Monsieur Gérald, répétèrent :

– C'est épouvantable !

1. Ville allemande. 2. Région nord de la Belgique. 3. Région au sud de la Belgique. 4. Référence à la guerre franco-prussienne qui se solde par la défaite de la France en 1870. 5. 1793 : année révolutionnaire où est instauré le régime répressif de la Terreur et où sont abolis les privilèges féodaux ; 1871 : année de la Commune de Paris où l'on voit un gouvernement révolutionnaire prendre le pouvoir dans la capitale. 6. Rayer d'autorité.

Louise attendit que les exclamations de terreur fussent dissipées, et elle dit à l'orateur essoufflé par son discours :

– Mais, vicomte, comment se fait-il que l'auteur de ces révélations vraiment extraordinaires ait pu être si bien renseigné ? Je croyais que le faux-frère était puni de mort, la société outragée étant assez puissante pour poursuivre et frapper en tous lieux un renégat<sup>1</sup> ?...

Héloïse Tierrit haussa sournoisement les épaules et plissa sa lèvre supérieure.

Madame de Mersay sortit des Blastiers de peine par cette réponse :

– C'est que peut-être l'auteur est mort ou que toutes les recherches faites jusqu'ici pour le retrouver ont été sans résultat.

– Au superflus, dit l'abbé Guéraud, les frères et amis ne se châtent qu'*inter familiam*<sup>2</sup> et le rose-croix n'est plus des leurs...

– Enfin, reprit des Blastiers, on sait à quoi s'en tenir sur la valeur morale des complices ou des dupes qui composent cette honteuse société !

– Bien parlé, cria madame Gérald,

Le poète Armand – les Muses<sup>3</sup> rendent indulgent – fit connaître son bon cœur :

– Mon oncle, vous allez un peu loin, et quand je pense que Monsieur le docteur Dutertre préside une loge, je ne puis réellement croire...

– Ton bon naturel t'égaré, mon garçon.

– Que voulez-vous, mon oncle, Dieu n'a-t-il pas dit de pardonner même à ses plus violents ennemis ?...

– Faiblesse de poète, très cher. Avec ces raisonnements miséricordieux, nous arriverions à voir la religion abolie, le respect de la famille anéanti. Je n'ai rien dit qui ne soit l'expression sincère de la vérité, et, si madame de Mersay m'y autorise, je lui communiquerai la brochure où j'ai puisé mes renseignements... J'ai dix exemplaires des *Révélation d'un rose-croix*. La maîtresse de la maison sourit :

– Bien volontiers, vicomte, nous lirons le livre avec toutes ces dames. Les intéressées s'inclinèrent.

Madame de Mersay était ravie de la tournure que prenait la conversation. Son autorité maternelle aurait pu être impuissante à convaincre sa fille : ces dames lui seraient d'un grand secours.

1. Personne qui a renié sa religion. 2. En famille (expression latine). 3. Dans la mythologie antique, déesses qui présidaient aux arts, figures de l'inspiration des artistes.

Quant à Louise, elle écoutait sans mot dire. Comment en effet, défendre une société interdite aux profanes ?... L'institutrice avait eu beau chercher dans sa bibliothèque et dans celles de ses amies de Lamète, elle n'avait rencontré que des publications hostiles à la franc-maçonnerie.

L'abbé Guéraud reconnut immédiatement l'inexpérience de l'institutrice ; il en profita pour lui lancer un défi :

- Puisque Madame Berthier se fait le défenseur officieux de l'ordre, veut-elle nous expliquer les deux points suivants : pourquoi, si la société respecte la religion, a-t-elle admis comme l'un de ses plus glorieux membres, le philosophe Littré<sup>1</sup> qui se fait un honneur de descendre du singe ? pourquoi, si la société est assez forte pour maintenir la paix universelle, nous a-t-elle laissé écraser par l'Allemagne, en 1870 ?...

Louise répondit que ce serait être de bonne foi que de reconnaître les bienfaits de la franc-maçonnerie : les secours donnés aux indigents, les installations des crèches, les subventions accordées aux écoles...

L'abbé Guéraud n'y tint plus :

- Des crèches où l'on déshonore les mères, des écoles où l'on souille la jeunesse ! Voilà, madame, la vérité ! J'ai quelque droit de m'étonner qu'une femme intelligente à laquelle on confie l'éducation de l'enfance, ose se faire le champion d'une institution aussi misérable... Vous devriez rougir, madame !...

L'institutrice regarda fièrement le prêtre et ne rougit pas.

Des Blastiers avait eu le temps de préparer la conclusion de son discours. Il prit un air solennel et s'écria :

- Mesdames, les personnes religieuses ne riront pas toujours des théories maçonniques ; je leur prédis un sort à peu près semblable à celui qui frappa la noblesse et le clergé en 93 ! Au point où en est aujourd'hui la franc-maçonnerie, les bons catholiques ont le devoir de défendre la sainte Église... C'est la lutte ! Honni<sup>2</sup> soit qui s'y dérobe ! Nous avons le droit de savoir quels sont nos amis. Au nom de la sainte Église et devant le vénérable prêtre qui nous écoute, nous allons affirmer sur le crucifix notre foi religieuse !

Madame de Mersay se leva pleine d'enthousiasme :

- Désormais, nous refuserons tout travail et tout secours aux ouvriers

1. Émile, Maximilien, Paul Littré (1801-1881) est un lexicographe et philosophe français. 2. Désigné comme méprisable et condamnable.

qui nous seront signalés comme appartenant à la franc-maçonnerie... Peut-être que devant l'impérieuse nécessité de l'existence, ces misérables auront le temps de se repentir... Mesdames, notre mission consiste à aider l'Église à maintenir ses droits imprescriptibles. Femmes catholiques, je vous demande le serment !...

- Ma mère, par pitié !... cria Jeanne suffoquée par les pleurs.

La maîtresse était trop excitée pour s'arrêter devant les larmes de sa fille : elle brandit un crucifix placé sur une console.

Toutes les dames étaient debout à l'exception de Jeanne et de Louise.

- Vous ne jurez pas, Madame Berthier ? dit Héloïse.

- Je ne jure pas...

- Au fait, reprit la vieille fille, pour le travail que vous avez à donner...

Mais Mademoiselle Jeanne ?...

- Mademoiselle Jeanne est libre, mademoiselle,

- Mademoiselle Jeanne ? fit doucement Madame Gérald.

- Je ne jure pas, madame.

Le ton avec lequel ces cinq mots furent prononcés empêchèrent Madame Gérald d'insister.

La jeune fille fut s'asseoir à côté de son amie ; ses mains tremblantes cachaient son front pâle. L'institutrice voulut dissimuler à sa compagne le spectacle de la scène aussi odieuse que ridicule qui se passait. L'enfant se laissa faire, et comme aux heureux jours de ses jeunes années, elle reposa sa tête sur les genoux de Louise pendant que, le bras droit tendu sur le crucifix, les pieuses dames répétaient avec l'abbé ce serment solennel : « Devant Dieu qui nous entend et qui un jour nous jugera, au nom de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, nous jurons de consacrer tous nos efforts à détruire la secte impie excommuniée par notre saint-père le pape. »

On se retirait.

La maîtresse était rayonnante.

- C'est convenu, mesdames, nous lirons ensemble les documents que le vicomte veut bien nous communiquer.

- Oui, j'aime mieux cela que de jouer, fit Madame Tierrit...

- Surtout en votre compagnie, riposta Madame Gérald.

- Allons, bon, vous recommencez ?... Réservez donc vos forces pour combattre l'ennemi commun, dit Mademoiselle Héloïse, en toisant d'un air dédaigneux l'institutrice.



## Chapitre XIII

### Après une singulière soirée

Pendant la soirée, Jeanne avait surpris quelques lambeaux de phrases échappés à Mademoiselle Tierrit dans une conversation avec Madame Gérald :

- Elle a bien tort de se croire de la beauté de ses yeux et de la transparence de sa chair, avait-on dit.
- Comment cela ?...
- Vous ne savez pas ?... Mais tous les médecins vous diront que des yeux bien animés, bien limpides, qu'une peau rosée et transparente sont les signes évidents de la phthisie pulmonaire...
- Alors, vous croyez que Mademoiselle de Mersay est poitrinaire ?...
- Elle n'en a pas pour six mois... une émotion violente la tuerait net... phthisie galopante...
- Supposez-vous qu'elle soupçonne son état ?
- Non... ses parents non plus... mais le docteur Dutertre est bien fixé...
- Et il consent à épouser une condamnée à mort ?...
- Oui... il est amoureux fou...
- Jobard<sup>1</sup> !... Idiot !... va.

Jeanne savait maintenant à quoi s'en tenir. Six mois à vivre ! Et sa mère qui ne se doutait de rien, quel terrible réveil !... Ces dames avaient menti en disant que Jules connaissait sa maladie... Oh ! si violent et si sincère que fût son amour, il eût hésité à épouser une mourante !... La jeune fille se représentait l'église toute blanche le jour du mariage, et six mois après la même église tendue de draperies noires... Les cierges n'auraient pas le temps de se consumer... La cloche qui sonnerait

1. Naïf, d'une grande crédulité.

à l'heure de la bénédiction nuptiale aurait des tintements lugubres annonçant le jour prochain des funérailles de l'épousée... Ce n'était pas la peine de se faire belle pour mourir si jeune...

Ce soir-là, le ciel était gros de nuages. Penchée à sa croisée, Jeanne écoutait le bruit de la grande cascade et le sifflement du vent dans les arbres.

Il lui semblait que le ciel tout noir prenait part à sa douleur... Son cœur battait à se rompre. Un sourire convulsif crispait ses lèvres...

La jeune fille rêvait.

Elle entrevoyait dans sa vision ses oiseaux préférés, les petits courlis<sup>1</sup> – hôtes habituels de la rivière – dont les ailes battues par l'ondée ne pouvaient plus prendre leur essor. Les courlis désespérant de lutter contre le courant se laissaient aller à la dérive, entraînés dans les tourbillons de la Dorne.

L'ouragan était déchaîné.

Jeanne poursuivait son rêve tandis que les éclairs cinglaient son visage.

Elle avait d'abord voulu compter les petits naufragés ; mais les victimes étaient si nombreuses qu'elle y renonça.

Ce n'étaient que plongeurs et pirouettes... Ce n'étaient plus que points noirs au milieu de chaque tourbillon.

Jeanne enviait le sort de ces oiseaux infortunés, dont elle entendait les derniers cris et les derniers battements d'ailes...

Ah ! si mourir n'eût pas été un crime !...

Elle serait allée se mêler aux points noirs qui flottaient à la dérive ; sa robe blanche aurait servi de cercueil aux petits oiseaux naufragés !...

Elle voulait prier, mais la prière s'arrêtait sur ses lèvres, et une triste idée la mordait au cœur...

– Si ce que l'on disait de son fiancé était vrai : si réellement tous les initiés de la franc-maçonnerie dissimulaient de coupables projets sous un semblant de philanthropie ?...

Jeanne hochait tristement la tête. L'âme de son fiancé lui apparaissait toujours aussi pure et elle... elle était poitrinaire !...

Pendant que la jeune fille interrogeait les sombres visions de la nuit, le vicomte et son neveu terminaient leur soirée au château de Laguet.

1. Oiseau migrateur, échassier de taille moyenne au long bec arqué.

– Tout va bien, Armand. Si le maximum de la conduite était vingt, tu aurais dix-huit points de bonne tenue... Mais où diable as-tu déniché ton idylle ?... Guéraud et moi ne comptons guère sur ton succès... Tu voulais absolument réciter des vers ; je déclare que ta poésie a dépassé toutes nos espérances... Ces vers ne sont pas de toi, assurément ?...

– Ce que vous me demandez, mon oncle ?... Je n'ai jamais commis un vers de ma vie. Le métier de poète est usé aujourd'hui, et vous ne me croyez pas assez niais pour m'y adonner... J'ai appris cette histoire-là par cœur... dans un livre...

– Charmant, en vérité ! Tout le monde a été dupe, excepté l'institutrice...

– Ah ! par exemple ! je mets la Berthier au défi de me citer mon auteur...

– Je ne doute pas de toi, mon garçon ; mais, à l'avenir, choisis donc un sujet moins mythologique. Avec tes Circé et tes Hébé, tu devenais fatigant... Et puis, tu aurais dû remarquer la couleur des cheveux de ta dame. Mademoiselle de Mersay a les cheveux blonds cendrés, et il est au moins imprudent d'approprier les mots *flottante ébène* à la couleur susnommée... Deuxième observation : je me suis aperçu que ton pied, toujours en mouvement sous la table, indisposait Mademoiselle Jeanne. Il ne faut user de ces choses-là qu'avec infiniment de précaution. C'est dit, tu aviseras... Guéraud s'intéresse à toi : le gaillard a besoin de nous pour arriver à son évêché. Ta future belle-mère et l'abbé sont les meilleurs patrons que tu puisses souhaiter... Tu es à bonne école, mon cher... Avant trois mois, tu seras marié... Tu sors vainqueur de ta lutte avec le bel Apollon...

– Oui, mon oncle : je vous remercie de vos conseils et de vos vœux ; vous êtes le meilleur des prophètes ; mais, en attendant le mariage, vous me feriez un sensible plaisir de me donner quelque argent pour reconnaître les dix-huit points de bonne tenue ?...

– De l'argent, toujours de l'argent... Tu me ruineras. Enfin, voilà tout ce qui me reste...

Et des Blastiers prit quelques louis dans l'un des tiroirs de sa bibliothèque.

– Vous êtes trop fin, mon oncle, pour ne pas garder une poire pour la soif... J'accepte et merci.

## Chapitre XIV

### Armand de Boistel

Ce grand jeune homme à physionomie longue et froide n'était heureux que lorsqu'on lui trouvait de la ressemblance avec les habitants d'outre Manche. Il portait des favoris<sup>1</sup> blonds à l'anglaise, s'habillait comme un Anglais, marchait comme un Anglais.

*Old england*<sup>2</sup> !... *Old england* !... Ressembler à un Anglais en tous temps et en tous lieux, était pour lui le dernier mot du genre !

Sa manie lui attira une cruelle mésaventure.

Aux courses de la Roche-sur-Yon<sup>3</sup>, il se donnait, un jour, la satisfaction de tromper le public en se faisant passer pour un Anglais : un monocle à l'œil droit, un vêtement à larges carreaux, une jumelle marine en bandoulière, un carnet de notes à la main, rien ne manquait à notre Périgourdin<sup>4</sup>. Les indigènes de la Vendée s'y trompaient : c'était bien là un gentleman accompli.

Il courait comme un fou au pesage, faisait des gestes désespérés, en demandant à tue-tête la cô-ô-te ! la cô-ô-te ! poussait fiévreusement des aoh ! et des aoh ! Il était radieux... Tous les curieux qu'il culbutait avaient dit :

– C'est un Anglais ; pour sûr, c'est un Anglais.

Par malheur, un de ses anciens camarades de collège s'était aperçu de sa folle équipée. L'ami importun fut droit à lui, s'informa de ses nouvelles. Armand qui se voyait observé répondit en affectant de prononcer avec l'accent britannique. Le camarade eut un violent éclat

1. Touffé de barbe qu'on laisse pousser sur les joues. 2. Chaîne de magasins spécialisée dans la vente de vêtements anglais. 3. Préfecture du département de la Vendée dans la région des Pays de Loire. 4. Habitant le Périgord.

de rire. Se tournant vers les admirateurs d'Armand, il les harangua en ces termes :

– Êtes-vous bêtes, vous autres, vous prenez un Périgourdin du Périgord noir pour un Anglais ?... Vous prendrez bientôt une pomme de terre pour une truffe.

Armand ne s'était pas vanté de cette bonne histoire.

Au fond, Armand de Boistel ne se souciait pas trop de se marier avec Mademoiselle de Mersay. Ce qu'il en faisait, c'était surtout pour satisfaire son oncle, dont il convoitait la succession, bien que l'objet de la convoitise ne fût guère en rapport avec ses goûts.

La fortune du gentilhomme campagnard se composait environ de deux cent mille francs en terre ; quant à Armand, son modeste revenu s'évaluait à quatre mille francs de rente, prix de la ferme des Osaies, son patrimoine. Cette somme étant insuffisante pour les goûts du neveu, ce dernier avait recours à son oncle qui cédait toujours aux sollicitations de l'étudiant en droit.

Le vicomte se faisait illusion sur la valeur intellectuelle de son pupille<sup>1</sup>. Armand devait, disait-il, espérer un brillant avenir. Le pays était réactionnaire et aurait à nommer prochainement son député. Il ne fallait pas désespérer.

Pour poser Armand dans la contrée, il était de toute nécessité de le marier à une jeune fille que son bon cœur rendait populaire et que sa fortune faisait rechercher de tous les jeunes gens de Lamète.

Il y avait bien eu un peu de tiraillement pour faire venir Armand de la ville où il achevait ses études de droit.

La raison ?... Comme toujours, cherchez la femme.

Le jeune homme vivait maritalement avec une actrice dont il avait fait connaissance dans des circonstances assez singulières pour être rapportées ici.

À Rennes, ainsi que dans la plupart des villes de province, les théâtres ne font pas leurs frais. Ce qui empêche les directeurs de sauter dès les premiers mois de l'ouverture, c'est assurément la classe des abonnés à l'année. Ces abonnés qui presque tous sont porteurs de quelques actions du théâtre, jouissent de prérogatives considérables, indépendamment du fauteuil qui leur est réservé à l'orchestre. C'est bien le

1. Personne mineure sous l'autorité d'un adulte.

moins : ils sauvent la situation. Ainsi acteur ou actrice, chanteur ou chanteuse sont soumis à trois débuts après lesquels messieurs les abonnés votent sur l'admission des candidats.

Vous avouerez que c'est là une coutume quelque peu tyrannique. Il serait préférable de laisser consacrer le succès ou déclarer la chute par la grosse masse du public, par les bravos ou les sifflets des gens du parterre qui ne sont pas toujours des moindres connaisseurs. Ce n'est pas d'hier que tous ceux qui tiennent une plume en province s'étonnent de cette injustice, et cependant rien n'a encore changé. Qu'arrive-t-il ?... C'est que débutants et débutantes font une lutte de douce œillades, afin d'éviter les cabales<sup>1</sup> de messieurs les abonnés.

Pour excuser les monstruosité qui se commettent chaque jour, on part de ce principe que l'on est indulgent en accordant trois auditions, et que si un artiste a du jeu, de la voix, du brio... et le reste, c'est bien le diable s'il ne parvient à montrer le tout dans les trois soirées de rigueur.

Il ne faut pas des montagnes d'or pour être juge dans la question ; il suffit d'être abonné à l'année. Coût : 300 francs.

On conviendra que cette somme n'est pas exagérée, si l'on veut réfléchir qu'elle donne le droit de tenir dans son bulletin de vote l'avenir d'une gracieuse débutante, de dire tout haut à son cercle : « Elle va bien, la petite. » Et tout bas, avec un sentiment secret de jalousie contre ceux qui partagent ce pouvoir : « Je la formerai. »

Pauline Télén, artiste lyrique, fruit sec du Conservatoire<sup>2</sup>, devait débiter à Rennes où résidait le jeune Armand de Boistel.

L'Artiste – en dépit de son insuccès dans la classe de chant – avait une voix fort agréable à entendre, une physionomie plus agréable à contempler. C'était assez pour réussir.

Cependant Pauline avait déjà donné deux représentations dans le rôle de Marguerite de *Faust*<sup>3</sup>, et ses auditeurs étaient restés froids. Dans la cabale montée pour la troisième soirée, la majorité des amis s'était entendue pour ne pas ménager les boules noires. Cette rigueur venait de ce que l'artiste avait paru farouche – système en dehors

1. Intrigue secrète ourdie contre quelqu'un. 2. Établissement destiné à la formation des comédiens et des musiciens. 3. Opéra de Charles Gounod (1818-1893) représenté pour la première fois en 1859 dont le livret s'inspire de la pièce de Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) et de la légende de Faust.



des habitudes des familiers de l'orchestre. En un mot, les abonnés ne pardonnaient pas à Mademoiselle Télén d'avoir accepté une dizaine de bouquets sans répondre aux billets galants semés dans les fleurs. L'artiste avait eu le tort de prendre au sérieux le commencement du rôle de Marguerite, en refusant le bras de l'un de ces messieurs « pour faire son chemin ». Elle était demoiselle ; elle était belle. Elle n'avait donc pas l'excuse de la sœur de Valentin pour bouder devant un protecteur.

Armand de Boistel avait été frappé de la beauté de Pauline. Fréquentant assez régulièrement son cercle et le café des officiers, il demanda comme un service à plusieurs de ses amis de voter dans le sens de l'équité. Les camarades qui pensaient bien escompter plus tard le sacrifice qu'ils faisaient à leur amour-propre outragé, acceptèrent la proposition d'Armand, et, à l'étonnement des partisans acharnés de la cabale, Pauline Télén fut sacrée première chanteuse du théâtre.

Rien ne s'ignore : le neveu du vicomte des Blastiers n'avait pas agi sans arrière-pensée. La vérité, c'est qu'il était amoureux fou de la chanteuse. Depuis qu'il avait vu Pauline lui sourire en signe de reconnaissance, il s'était bravement imaginé que son amour était partagé.

Animé de cette pensée, Armand écrivit un mot sur une carte ornée de sa couronne de baron : il pria mademoiselle de lui indiquer le jour et l'heure où elle daignerait le recevoir. Pauline répondit immédiatement qu'elle serait bien heureuse de serrer la main de l'honnête homme à qui elle devait son salut d'artiste. Elle recevrait monsieur le baron, le jour même, après la répétition du midi.

## Chapitre XV

### *Mademoiselle Pauline Télén*

Dix-huit ans, une taille élancée, des cheveux d'or fauve, le nez droit, des yeux bleus projetant de douces flammes. Toute la physionomie est éclairée par un regard où brille une rêverie du moment. Est-ce de la bonté ?... Ce qui ferait douter, c'est ce front légèrement plissé et ces lèvres continuellement crispées par un sourire railleur.

La mise est des plus simples : un peignoir bleu marin dessine la taille et laisse deviner de merveilleux contours ; les pieds sont chaussés dans de toutes mignonnes pantoufles de cuir travaillé à jour, une sorte de cothurne<sup>1</sup> avec des brides noires qui montent au-dessus de la cheville et forment le contraste souhaité avec les bas de soie, couleur de neige.

Pauline Télén est née à Paris, dans une échoppe<sup>2</sup> du boulevard des Batignolles<sup>3</sup>.

Son père, savetier<sup>4</sup> de son état ; sa mère fruitière par tradition de famille, l'ont mise de bonne heure à l'école. Elle y est restée jusqu'à l'âge de treize ans. Intelligente et laborieuse, elle a appris tout ce qu'il est nécessaire à une femme de savoir.

Un jour qu'elle s'amusait à fredonner une ritournelle, elle fut remarquée par un voisin, un ancien comique du pavillon de l'Horloge. Frappé de la jolie voix de l'enfant, l'artiste conseilla à la mère de lui donner un professeur qui la préparerait au Conservatoire. La famille Télén n'avait pas le moyen de payer des leçons.

Le vieux comédien offrit de se charger du rôle de professeur.

1. Chaussure de cuir enserrant la jambe jusqu'à mi-mollet avec des lanières lacées par-devant. 2. Petite boutique. 3. Boulevard dans le dix-septième arrondissement de Paris. 4. Artisan qui répare les chaussures.

Le protecteur se nommait Patillet. Si les sous-lieutenants s'enrichissent dans la Dame blanche, les artistes ne feront pas fortune nulle part.

Patillet était resté sur les planches jusqu'à l'âge de soixante ans, sans amasser une obole<sup>1</sup>. Il se retirait du théâtre avec l'obligation de penser à son déjeuner du lendemain, quand il apprit qu'une tante dont il ignorait presque le nom et la naissance, l'avait – à défaut d'autres parents – institué son légataire universel.

Son avoir valait une cinquantaine de mille francs et consistait en rentes sur l'État et en obligations de chemin de fer. Voyant chaque jour les malheurs dont ses camarades étaient abreuvés, Patillet avait craint un instant pour sa félicité dans ce monde. Il fut instruit par l'expérience et devint économe, mais non pas oublieux de son art. Il s'était dit qu'après tout, donner les premières leçons de chant à une jeune fille qui promettait de faire un jour honneur à son maître, serait une occasion de vivre avec les vieux souvenirs et de reprendre son violon.

Le bonhomme ne demandait aucune rétribution. Dégoûté de la nourriture du restaurant, il avait résolu de manger en ménage. La petite Pauline lui ferait sa popote<sup>2</sup> et, vu les dispositions extraordinaires de son élève, il se chargeait de mener bon train les études de chant.

La mère Télén n'hésita pas à souscrire à ces bienveillantes propositions : son état lui rapportait peu, et son mari, un ivrogne saturé d'alcool, commençait à mieux battre la breloque<sup>3</sup> que les semelles de souliers. Trois enfants plus jeunes que Pauline restaient encore à la maison. C'était un fier débarras que de placer déjà l'aîné. Quant à Pauline, elle se sentait tout heureuse d'échapper à la triste condition où végétait sa mère. L'avenir promis lui paraissait moins triste que le présent. Et puis, on ne se quittait pour ainsi dire pas, l'appartement de Patillet étant situé seulement à quelques centaines de mètres de l'échoppe du savetier.

Pauline fit rapidement ses études. Le maître, sans être très fort comme musicien, en savait suffisamment pour lui donner les premières notions de l'art musical. L'existence paraissait assez douce à la jeune

1. Très petite somme. 2. Cuisine. 3. Mal fonctionner, cafouiller.

chanteuse : elle témoignait sa joie en charmant ses voisins par ses roulades<sup>1</sup> au timbre d'or.

Le travail du ménage n'était pas bien considérable pour Pauline habituée de bonne heure à aider sa mère dans les préparatifs des repas.

Patillet n'avait pas assez de cœur pour faire le bien pour le bien. Son âge n'avait point amoindri ses passions et le comique aimé des belles petites était devenu un vieillard lubrique. Il ne tarda pas à corrompre l'enfant dont la garde lui était confiée.

Dans les premiers temps, le misérable n'osait pas trop s'aventurer : il redoutait les caresses du *Code pénal*. Peu à peu il s'enhardit, et la petite Télén n'avait pas quinze ans qu'elle partageait déjà la couche du vieillard. Au dehors, cette infamie resta inaperçue, et Pauline put être escortée au Conservatoire par celui qu'elle appelait son oncle et qui ne rougissait pas d'être son amant.

L'enfant était souillée avant même d'avoir pu réfléchir au vice. Elle était déflorée avant même d'avoir été une fleur, semblable à la fille, dont parle Horace<sup>2</sup>, qui ne se rappelait pas avoir été vierge !... L'histriion<sup>3</sup> avait cyniquement brisé la corolle naissante, sans attendre que le rayon de la vie vînt l'épanouir. Fille flétrie avant l'âge ! Fleur flétrie à l'aurore ! Deux attentats contre la nature !...

Pauline grandie commençait froidement à raisonner la conduite de son protecteur. Elle voulait avoir de la reconnaissance ; elle ne ressentait que de l'horreur.

Patillet disait chaque jour qu'il voulait faire son testament en faveur de sa petite amie, mais son idée de bienfaisance disparaissait bientôt sous les étreintes de sa passion infernale.

Usé jusqu'à la corde, il éprouvait des désirs insatiables : pour les satisfaire, il faisait appel à des médications dangereuses dans lesquelles il espérait retrouver ses forces perdues. Quand il en fut là, Pauline indignée ne se contentait plus ; son ressentiment contre son bourreau ne fut pas étranger à son insuccès dans la classe de chant.

Son parti était pris : elle quitta brutalement Patillet :

– Je vous remercie de vos leçons : je vous méprise et je vous hais pour l'infâme salaire que vous avez exigé.

1. Dans une composition musicale, passage consistant en une suite de notes rapides, montante ou descendante, destinée à relier deux parties de la mélodie. 2. Poète romain du I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ. 3. Comédien.

Patillet essaya de la retenir. Le vieux satyre versait des larmes : il en mourrait. Rien n’y fit, Pauline prit congé de son bourreau, embrassa sa famille, et le soir même, munie de ses petites économies, elle prit son billet pour Rennes. Dès le surlendemain, elle se présenta au théâtre où l’Agence dramatique et lyrique lui avait retenu un engagement – sous bénéfice d’inventaire.

Le nouveau protecteur de Pauline, Armand de Boistel, était mis à la dernière mode anglaise quand il fut introduit chez la chanteuse. L’habitude de remporter assez facilement des conquêtes dans le monde théâtral n’était pas pour peu de chose dans les allures audacieuses du visiteur. Quand son entrevue avec Pauline Télén fut terminée, il dut rabattre de ses prétentions. Il ne désespérait cependant pas de mener à bonne fin son aventure : c’était une question de temps, d’argent et de patience.

L’intrigue dura six grands mois : ce ne fut qu’à cette époque que Pauline consentit à devenir la maîtresse d’Armand ; ce fut aussi à cette époque que les instincts pervers de l’artiste commencèrent à percer. La liaison existait à peine depuis un an : Pauline se dit enceinte. Armand, trouvant que la lune de miel était arrivée à son apogée, fit mine de l’abandonner. Mais la diva avait été élevée à bonne école : le vice n’avait guère de mystère pour elle, et elle se fit un jeu de mettre tout en œuvre pour captiver un cœur rebelle. Pauline passionnée sut exciter la jalousie de son amant qui, vaincu dans la lutte, demeura plus épris que jamais. Au lieu d’un amant impérieux, elle eut un esclave humble et docile.

Femme supérieure, elle écrasait de son dédain son amoureux : l’amour étant pour Pauline un almanach de l’an passé dont tous les feuillets sont au vent et qui n’est plus qu’un squelette inutile ! Mithridate<sup>1</sup> s’était habitué de bonne heure au poison et les préparations fatales pour tout autre échouaient contre sa robuste nature : Pauline avait dépouillé trop tôt l’arbre de la science, et ce mot *aimer* qui fait trembler de crainte et déplaisir la chaste jeune fille, la faisait simplement sourire ! Le souvenir de Patillet était là.

Un soir, elle prit Armand à part :

– Tu as un de tes amis, Monsieur Lavat, qui est étudiant en médecine à Paris ; il faut lui écrire pour qu’il te donne un médicament : je veux avorter.

1. Référence au personnage éponyme de la pièce de Jean Racine (1673).

Armand de Boistel eut beau faire observer que les complices d’un avortement étaient punissables. Tous les raisonnements, toutes les observations échouèrent devant l’implacable commandement de l’artiste. L’étudiant courba la tête et obéit. Pauline se chargea de porter la lettre à la poste, prenant même la peine de la recommander pour plus de sûreté. Tout rentra dans le calme.

Pauline avait obtenu un grand succès au théâtre, et plus artiste qu’amante, elle craignait surtout de perdre sa voix. Une laryngite<sup>1</sup> tout accidentelle mit le comble à ses craintes. Elle était méconnaissable. Monsieur Lavat n’ayant pas répondu à la lettre, elle s’était administrée elle-même certaines drogues.

Son sommeil était agité ; une fureur folle la surexcitait chaque nuit. Elle saisissait violemment le bras de Boistel :

– Tu sais, si je perds ma voix, je suis ruinée... Tu m’abandonneras lâchement... Il me faudra alors toute ta fortune, misérable !... Tu croyais que la Télén était une imbécile et que tu pourrais la rouler comme les autres. Erreur, mon garçon, erreur grossière... Je te tiens entre mes mains et tu n’en sortiras pas, mon beau Don Juan<sup>2</sup>... je me suis donnée à toi pour toujours... Si ton cœur n’est pas sincère, j’ai un beau moyen de te convertir... je savais ce que je faisais en te dictant la lettre à l’étudiant en médecine... Il n’en dira rien ?... on lui déférera le serment... Et les pharmaciens chez lesquels tu es allé avec de fausses ordonnances écrites de ta main... on les garde les ordonnances... Et puis, j’écrirai à Monsieur d’Artel que tu racontes partout que sa femme est une p. et son fils un bâtard... On te traitera comme tu le mérites...

Ces propos incohérents revenaient toutes les nuits.

Les drogues ne produisirent aucun effet, et un gros garçon naquit quelques mois avant la soutenance de la thèse d’Armand.

Pauline employa un autre stratagème :

– Écoute, mon ami, n’essaye pas de me tromper ; j’ai, moi aussi, une police secrète ; je sais qu’il est question pour toi d’un riche mariage. La femme que tu dois épouser est Mademoiselle de Mersay, qui vaut mieux que toi, me dit-on... Prends-là pour femme, et soyez heureux, ça me va, mais à une condition, c’est que ta Liline aura

1. Inflammation du larynx. 2. Personnage légendaire du séducteur.

50.000 francs pour son fils, avant la noce du papa... Si tu acceptes, tape-là, je suis une brave fille, je resterai muette comme une carpe de ton étang des Osaies. Si tu refuses, je vais trouver ta fiancée et je lui conte notre histoire... Dame justice sera peut-être aussi ma confidente... ma voix est perdue et ne tenant pas à me faire siffler par tes pierrots du cercle, je m'abstiendrai de chanter... Tu verras à ce que je ne manque de rien... j'ai lu ce matin la lettre du tonton des Blastiers oubliée par toi sur la table de nuit, et je fais des vœux pour ton bonheur. Va faire ta cour, Patillet numéro 2. Pour les choses essentielles, c'est comme dans la *Périchole*<sup>1</sup>, tu peux compter sur ma vertu... Notre bébé Milou va grandir et il dépendra de toi que, quand il aura ses dents, il ne t'appelle pas papa du doux nom de père...

Telle était l'histoire des agréables amours de Monsieur le baron Armand de Boistel. Le jeune homme n'ajouta pas foi aux menaces de sa maîtresse et plusieurs lettres de rappel restèrent sans réponse. Pauline Télien pensant que le mariage allait se faire sans son consentement avait plié armes et bagages et était venue, avec son nourrisson, s'installer à Lamète.

Armand l'avait vue descendre le matin même de la diligence. Il la suivit des yeux jusqu'à l'Hôtel du Commerce où la belle voyageuse se proposait de prendre position.

Vous vous figurez aisément les conversations de la journée.

Lamète était sens dessus dessous. Quelle était cette dame ?... Un costume de soie noire si beau et si sévère ne pouvait être porté que par une personne de distinction une marquise, sans doute ?... mais une dame comme il faut ne s'installe pas seule dans un trou comme Lamète où elle ne connaît aucun habitant !... Il n'était question que de l'étrangère, et comme personne ne pouvait satisfaire l'avidité des curieux, on s'interrogeait avec mystère. Aux douloureux jours de la guerre on eût crié à l'espion !... La voyageuse eût été lapidée.

Désirant conserver l'incognito nécessaire à ses projets, Pauline s'était affublée d'un nom de circonstance : elle avait des cartes de deuil où se lisaient les mots suivants : *Madame veuve de Bussy*.

1. Opéra de Jacques Offenbach créé en 1868 à Paris.

L'étrangère s'était confiée à la maîtresse d'hôtel :

– Je suis veuve ; les médecins m'ont conseillé de voyager pour cause de santé... Je vais un peu à bâtons rompus<sup>1</sup>... Votre Périgord me plaît infiniment Je resterais longtemps, peut-être toujours, si je trouve à acheter une propriété à ma convenance

Un « très bien, madame » avait accueilli la communication.

La petite ville de Lamète n'en sut pas davantage sur Madame de Bussy, qui s'installa aussi confortablement que possible à « l'Hôtel du Commerce ».

1. De manière discontinue, avec de fréquents changements de résidence.

## Chapitre XVI

### Une femme

Armand terminait son repas avec son oncle. Le jeune homme paraissait préoccupé. Des Blastiers l'interrogea ; il prétexta une violente migraine.

– Allons, Armand, du courage. *Sursum Corda*<sup>1</sup> ! je vois ce qui te chagrine, mais ne te tourmente pas, mon garçon ; nous réussirons envers et contre tous. La religion est pour nous et ma vieille expérience m'autorise à te dire qu'avec la religion on vient à bout de tout... Les femmes et les prêtres, voilà, mon neveu, le fil d'Ariane<sup>2</sup> ! Ce sont les piles électriques qui suppriment les distances ; c'est le levier d'Archimède<sup>3</sup>... Guérait le comprend bien puisqu'il s'appuie sur la femme, soit dit sans mauvais jeu de mots...

Le vicomte prêchait dans le désert ; Armand ne l'écoutait pas... Le bon jeune homme était absorbé par les cruelles réflexions que lui inspirait un billet ainsi conçu.

*Mon mignon adoré,  
Je t'attendrai ce soir à minuit au pont-des-Falletes ; j'aurai pu te donner rendez-vous chez moi, à l'Hôtel du Commerce, mais à quoi bon te compromettre inutilement ?... Ne sois pas effrayé par l'heure indiquée qui est vulgairement dite l'heure des crimes : il n'y a rien de criminel dans mes intentions. Sois exact : si tu me refusais le plaisir de te voir, tu me ferais de la peine, et je ne t'embrasserais plus... Tu verras le petit une autre fois ; il est superbe !...*

1. Élevez vos cœurs (expression latine). 2. Fil conducteur, expression formée à partir du personnage d'Ariane, fille de Minos dans la mythologie grecque. 3. Physicien et mathématicien grec du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

*Je sortirai bien doucement de l'hôtel et je ne m'égarerai pas ; je suis déjà de la ville. Prends bien tes précautions de ton côté pour qu'on ne t'aperçoive pas en ma compagnie... Que diraient tes belles dames de Lamète ?*

*À ce soir et toute à toi.*

*Ton ancienne Pauline, Veuve de Bussy.*

Cette lettre avait été portée à Laguet depuis quelques instants, et le bon Armand cherchait tous les moyens de se débarrasser de son ancienne Pauline.

Son cerveau sonna le vide... Il fut exact au rendez-vous.

Sa première idée avait été de jouer de la menace ; sa colère était telle qu'il n'eût pas hésité à commettre un crime pour faire disparaître l'importune vision.

Pauline était préparée à tout ; elle ramena immédiatement le calme en caressant un bijou... un souvenir des beaux jours... un charmant revolver à crosse d'ivoire.

Le danger était menaçant ; le jeune homme se radoucit. Pauline haussa les épaules et lui fit compliment de son attitude :

– Là, voilà comment je t'aime, mon chéri ; viens que je t'embrasse...

Armand se laissa embrasser ; le baiser lui brûla la joue. La femme triomphait :

– Je fais taire mes sentiments... Laissons la bagatelle<sup>1</sup> de côté, et rappelons nos conditions ; ce sera moins banal et beaucoup plus pratique...

Tu veux épouser Mademoiselle Jeanne de Mersay, elle est gentille, la petite... Je l'ai aperçue aujourd'hui sur la place des Ormeaux... mais avec qui était-elle donc ?... Une grande femme, pleine de distinction...

– Ah ! l'institutrice... Ton goût est perverti...

– J'ai mes idées ; tu n'es pas courtois... Enfin, je t'abandonne l'institutrice...

– Merci du présent... arrive à la conclusion ; j'ai hâte d'en finir : on peut nous surprendre...

– Peureux, va !... Mais, je ne veux pas prolonger ta souffrance, Don Juan. Veux-tu, oui ou non épouser ta châtelaine ?

1. Préoccupations légères, divertissements futiles.

– Oui, après ?...

– Aimable farceur !... Tu hais les choses répétées, dis-tu, et je suis forcée de revenir à mes moutons... mes prix sont les mêmes : 50.000 francs en monnaie de cours, et une déclaration de ta main, pour ne pas intriguer la police.

– Quand cela... les 50.000 francs ?...

– Avant la noce, cher Armand. Attendre après ton mariage serait risquer de voir arriver la prescription... Tiens, c'est plus simple : je ne m'ennuie pas à Lamète. Si ma voix est perdue, ma tête et mes yeux vont assez bien. Il y a des types singuliers dans ta petite ville : je les étudierai, en attendant que tu puisses disposer des fonds nécessaires. Tu sais, je veux faire un roman, moi aussi ; et tu y seras dans ce beau roman... Eh ! bien, voici ma conclusion : je m'établis comme garnisaire<sup>1</sup> à demeure en t'offrant la satisfaction de voir tous les jours Madame de Bussy... je deviendrai Pauline Télien quand tu le désireras... Encore une fois de l'argent et je file... C'est dit : voici ma main.

Armand toucha en frissonnant la main qui lui était présentée.

– Tu trembles ?... Ah ! mais, au fait, ne t'avise pas de me jouer quelque mauvais tour... je me vengerais cruellement... Adieu ! souviens-toi !...

Quand Pauline rentra à l'Hôtel du Commerce, la porte était fermée. L'hôtesse, Madame Tibet, se leva pour ouvrir.

– Je me doute bien que ce n'est guère dans vos habitudes de voir des femmes comme il faut sortir, pendant la nuit, dans votre village... Vous vous y accoutumerez... Il est inutile de conter au voisinage mes promenades nocturnes... Les dames de Lamète seraient scandalisées et je tiens à me créer des relations agréables...

Madame veuve de Bussy en imposait à son monde ; Madame Tibet ne souffla mot.

– À neuf heures, ma bonne descendra chercher mon chocolat ?...

– Oui, madame.

– Tous les matins, votre voisin, le pâtissier Chatoulé, apportera deux brioches... Je me suis entendue avec lui à ce sujet ; ce garçon travaille avec beaucoup de goût...

1. Agent en garnison chez un débiteur pour garder les meubles saisis ou chez un contribuable en retard pour l'obliger à payer.

– Oui, madame.

– Ma bonne n'a pas sonné ?

– Non, madame.

– Vous vous procurerez aussi du lait pour le petit ?

– Oui, madame.

– C'est bien... Je crois que je me plairai ici... Donnez-moi une bougie. Bonsoir, Madame Tibet.

– Bonsoir, madame.

La bonne attendait sa maîtresse au haut de l'escalier :

– Madame ne s'est pas perdue dans la grande ville ?

– Non, mais je suis brisée de fatigue... Milou est-il réveillé ?

– Il dort les poings fermés depuis plus de deux heures.

– Ah !... Il fait une chaleur horrible entr'ouvre la fenêtre... Dieu, que ces sièges sont durs ! on dirait des décors de théâtre... Enfin, nous ne sommes pas ici pour longtemps...

– Le baron se décide à payer ?

– Je crois que tu m'interroges ?... En vérité, Nanty, tu en prends à ton aise avec les convenances... Ton séjour à Paris t'a corrompue ; cette rue Cardinal-Lemoine<sup>1</sup> porte malheur...

– Madame n'était pas aussi sévère à Rennes et je pensais...

– Oui, Nanty, tu es une bonne fille et tu parles avec ton cœur... mais, tu es bête et tes familiarités déplacées m'ôtent toute considération... Il faut observer tes moindres propos...

– C'est convenu, madame, on sera à l'étiquette<sup>2</sup>...

– Quand nous sommes seules, il n'y a pas de mal... tu peux me taper sur le ventre... mais je crois bien que Madame Tibet écoutait derrière la porte... pendant que tu me questionnais si maladroitement... enfin, j'en serai quitte en lui débitant quelques grandes phrases de mon répertoire... Désormais, tu ne parleras qu'à la troisième personne : « Madame veut-elle ceci ? madame prendra-t-elle cela ?... » Madame Tibet sera aux anges... maintenant, prépare un bol de thé et laisse-moi seule ; j'ai à travailler.

Nanty posa la théière sur une lampe à alcool et se retira dans une chambre voisine où le petit Milou reposait.

Madame de Bussy ouvrit une malle où se trouvait sa correspondance. Un crayon rouge à la main, elle se disposa à annoter un volumineux

1. Rue dans le cinquième arrondissement de Paris. 2. On fera des manières.



paquet de lettres qui portait la suscription suivante : *Confidences de Monsieur le baron Armand de Boistel*.

Quelques jours après cette entrevue, le neveu de des Blastiers allait et venait sur la place des Ormeaux, songeant avec tristesse aux difficultés que pouvait lui créer la présence à Lamète de son ancienne Pauline.

La nuit était venue et les promeneurs étaient rares.

Le petit John, le domestique du château de Mersay, croisa le baron à l'un des angles de la maison Dutertre.

– John ?

– Monsieur.

– J'ai deux mots à te dire.

– Voici, monsieur.

– C'est toi qui as ouvert la grille, l'autre jour quand le docteur est allé au château ?

– Oui, monsieur.

– Que t'a dit le docteur ?

– Il m'a demandé si mademoiselle était sortie et si madame était seule.

– Et tu as répondu ?

– J'ai répondu que mademoiselle était sortie et que madame était seule.

– As-tu retenu la conversation qui a eu lieu dans le salon ?

– Non, monsieur. La porte était fermée.

– Tu pouvais aller et venir pour le service ainsi que je te l'avais recommandé ; tu es un imbécile... autre guitare<sup>1</sup>. Ta maîtresse va demain à la promenade ?

– Oui, monsieur.

– De quel côté ?

– Nous allons à la Croix-du-Jarry.

– Tu l'accompagnes ?

– Toujours, presque toujours.

– Mademoiselle est solide à cheval ?

– Oh ! pour cela vous pouvez le dire ; elle est vissée sur sa selle comme un oiseau sur sa branche...

– Jeune adolescent, aimerais-tu à gagner une jolie pièce d'or grand format ?

1. Rengaine, banalité.

– Ça dépend de ce qu'il faut faire...

– Il ne s'agit pas de tuer quelqu'un, mais seulement de faire en sorte que le cheval de ta maîtresse se cabre à la clairière de la Croix-du-Jarry.

– Faire cabrer le cheval de mademoiselle ?... La chose est aisée... Bras d'Or se lève tout droit à la moindre plaisanterie...

– Attends donc... ce n'est pas tout... Le cheval emballé, tu donnes de l'éperon à ta bête et pendant quelques minutes, je reste seul avec ta maîtresse... Comprends-tu maintenant ?

– Je comprends... mais on me tirera les oreilles...

– Qui cela ? ta maîtresse ?...

– Non pas. Mademoiselle Jeanne est trop bonne ; mais... il y a monsieur... il y a madame...

– Tu diras que le cheval a eu peur.

– Madame ne me croira pas, et s'il arrive un accident à mademoiselle, monsieur me tuera...

– Aucun danger n'est à craindre, puisqu'elle est bonne cavalière et qu'au besoin je serai là pour lui porter secours. Enfin, c'est à prendre ou à laisser... voici vingt francs... un jaunet<sup>1</sup> tout neuf... il vient de mon oncle et il te portera bonheur... si je suis content de toi, je t'en donnerai un autre demain soir...

John prit le louis.

Le baron le congédia en ces termes :

– Si tu dis un mot de tout ceci, je t'écorche tout vif comme une anguille.

John était le fils d'un cultivateur. Du nom de Jean, on avait fait celui de John.

Il avait à peine quinze ans et il possédait tous les vices des valets d'écurie les plus mal famés. Mademoiselle Jeanne lui avait évité plus d'une correction méritée.

Aux propositions du baron, il avait bien songé que sa trahison pourrait faire rompre le cou à sa maîtresse, mais il s'était dit aussi qu'il ne gagnait pas vingt francs tous les jours.

Le lendemain, à l'heure matinale, où la nuit, fiancée naïve, hésite encore à déchirer ses rideaux flottants, Jeanne donnait des ordres à son fidèle John.

1. Petite pièce d'or.

L'amazone avait un costume de toile écrue rehaussé d'une petite soutache<sup>1</sup> bleue et d'une garniture de boutons en vieil argent ; ses cheveux nattés près étaient relevés en torsades<sup>2</sup>, pareils à des serpents entrelacés dans des rayons d'or ; un grand voile blanc était coquettement jeté sur son chapeau de feutre.

Debout sur le perron du château, elle contemplait le magnifique spectacle qui s'offrait à ses regards.

L'horizon avait des teintes de céruse<sup>3</sup> et de carmin<sup>4</sup> qui disparaissaient sous les draperies de pourpre<sup>5</sup> du soleil ; sur les coteaux baignés d'une douce lumière, on apercevait d'immenses nappes de gaz flottant au loin avec des ondulations de vagues de rose... Les châtaigniers perdaient peu à peu leurs formes fantastiques, et dans la feuillée, quelques timides chants d'oiseau se faisaient entendre.

Le jour naissait.

Bras-d'Or et Jupiter sellés et harnachés piaffaient dans la cour.

– Sois prudente, Jeanne, fit Madame de Mersay, en embrassant sa fille.

– Ne crains rien, mère.

– Et toi, John, tiens-toi un peu en arrière ; le moindre bruit effraye Bras-d'Or...

– John, nous allons à la Fontaine-du-Prince.

John fit une moue.

– Est-ce que l'itinéraire te déplaît ?

– Je ferai respectueusement observer à mademoiselle que le chemin de la Fontaine-du-Prince est plein de cailloux et que la promenade ne sera guère agréable pour mademoiselle.

– C'était une fantaisie... mais, puisqu'il en est ainsi, allons à la clairière de la Croix...

Jeanne s'approcha de sa mère.

– Tu as eu tort de te lever si matin pour me voir partir, mais je suis contente, parce que cela me prouve que tu m'aimes bien...

– As-tu jamais douté de mon affection, ma Jeannon chérie ?

– Non, tu es la meilleure des mères.

1. Galon étroit et plat. 2. Cheveux longs réunis et tordus ensemble. 3. Substance blanche utilisée surtout en peinture et autrefois comme fard. 4. Rouge vif. 5. Rouge éclatant plus foncé que le précédent.

Le gros cocher François fit un étrier de sa large main et la jeune fille sauta lestement sur Bras-d'Or ; John grimpa sur Jupiter et au détour de la grille, les chevaux partirent au trot.

– Petit John ?

– Mademoiselle ?

– Est-ce que tu es heureux au château ?

– Oh ! oui, mademoiselle, bien plus heureux que lorsque j'étais domestique chez les Bérias...

– On te battait chez les Bérias ?

– Oui, mademoiselle... on m'aurait rendu fou comme la Banban...

– La Banban ?... c'est le nom de cette pauvre fille qui a été écrasée par les bœufs de Bérias, l'année dernière ?

– Oui, mademoiselle... elle était folle...

– Et comment était-elle devenue folle ? Lorsqu'elle venait à Mersay, elle paraissait si douce...

– La faute est aux gars du village, mademoiselle... On lui faisait tant de mauvais tours... des coulevres dans son lit... des rats dans sa soupe... Ce qui lui a fait perdre la tête, c'est « la farce de campagne »...

– Comment cela ?... « la farce de campagne » ?

– Eh, oui ! mademoiselle, c'est la Catissou qui avait dressé le plan...

Le soir de la frairie, la Banban était restée seule dans la maison des Bérias... vers minuit, les gars et les fillettes sont revenus... on a fermé la porte au verrou... alors, on a pris la Banban, on l'a déshabillée et on l'a étendue sur la table de cuisine en claquant des mains et en chantant la gaudriole<sup>1</sup>...

– C'est monstrueux...

– Le lendemain, la Banban a été surprise par l'orage, et depuis ce moment, elle s'est mise à parler comme une innocente... On a bien dit que les bœufs l'avaient tuée dans la cour en faisant reculer une charrette... mais je sais que Bérias l'avait insultée, parce que les brebis revenaient mouillées... Le soir, elle est allée se coucher à côté du Grand noir qui lui avait cassé la jambe, et on l'a trouvée morte, en faisant la litière...

– Oh ! mon Dieu, quelle mort affreuse !... Et mon père ne sait rien de tout cela ?

1. Des propos licencieux.



– Non, mademoiselle, Bérias et les Minelle sont venus raconter au château que la Banban avait été prise entre le timon<sup>1</sup> d'une charrette chargée de foin et le mur de la grange où se trouvent les grandes cuves...

– Les jeunes gens du village doivent bien pleurer leur mauvaise action ?

– Point du tout, mademoiselle. On a beaucoup ri, au contraire... Quand on la faisait enrager, la Banban répétait toujours une phrase qu'elle s'était bâtie : « Not' maître, ils me feront mourir. » Maintenant, les fillettes et les gars chantent cette phrase sur l'air de la bourrée...

– Les paysans n'ont donc pas de cœur ?... Dès demain, j'irai chez les Bérias, et s'il y a de leur faute, je dirai tout à mon père... Les Bérias sont nos fermiers et nous ne devons pas tolérer de pareilles infamies... D'après tout cela, mon pauvre John, tu ne dois pas regretter ton ancienne résidence ?

– J'aimerais mieux mourir que de retourner chez les Bérias... avec les Minelle qui s'amusaient à mettre des braises et de l'eau bouillante dans mes sabots...

– Sois tranquille, tu n'y reviendras pas... Au château, François ne te donne pas trop de travail ?

– Non, mademoiselle.

– C'est que si on te surchargeait, il faudrait me le dire : tu es jeune et tu as besoin de ménagement... Ton porte-monnaie est vide, sans doute ?...

– Oui, mademoiselle.

– Tiens, je vais voir si tu es habile... attrappe...

John tendit la main et reçut un jaunet pareil à celui qui lui venait du baron.

– Oh ! merci, mademoiselle, je ne mérite pas.

– Comment ?... tu ne mérites pas ?...

– Vous êtes trop bonne...

– Je te donne ce louis à la condition que tu diras une prière à mon intention... Le bon Dieu aime beaucoup les enfants qui ne l'oublient pas... Les tout petits sont mieux écoutés que les grands, et je suis certaine que si tu pries pour moi avec ferveur, le bon Dieu me fera

1. Pièce de bois ou de métal située à l'avant d'un véhicule ou d'un instrument agricole à laquelle on attelle une ou plusieurs bêtes de trait.

guérir... Tu y songeras, n'est-ce pas, mon petit John ?

– Mademoiselle...

On arrivait à la Croix-du-Jarry et l'on s'arrêtait devant une charmante clairière où les chênes croisaient leurs rameaux et formaient une voûte de verdure.

John se souleva sur ses étriers et aperçut, tout au bout de l'avenue, un tourbillon de poussière blanche... Il fit claquer sa cravache au-dessus de la tête de Jupiter qui partit au galop ; Bras-d'Or se campa tout droit et s'élança dans la clairière. On eût dit que l'amazone allait se briser contre les chênes.

À ce moment même, Armand de Boistel, monté sur une sorte d'hippogriffe<sup>1</sup>, débouchait sur la lisière du bois.

Le cavalier sauta rapidement à terre pour saisir la bride du cheval, mais Bras-d'Or, l'œil et les naseaux pleins de feu, avait passé de la course la plus rapide à l'immobilité la plus complète.

– Mademoiselle... mademoiselle... Dieu soit béni !... Vous n'avez pas de mal ?... Excusez-moi, je tremble encore... J'ai eu bien peur...

– Moi aussi, monsieur, j'ai eu peur, et je vous remercie de votre assistance.

– Et vous étiez seule, mademoiselle ?

– Mais non, John est avec moi... C'est lui qui a effrayé Bras-d'Or avec sa cravache.

– Je lui avais cependant bien défendu...

– Mademoiselle... vous devriez vous débarrasser de ce mauvais drôle... il est capable de tout... Si vous m'y autorisiez, je me ferais un véritable plaisir de lui couper les deux oreilles...

– Ce serait trop cruel... Mais où est-il donc passé ?...

Jupiter a pris le mors aux dents... John ! John !... S'il était tombé ?... Il faut aller voir, monsieur...

– Je suis à vos ordres, mademoiselle.

Armand se remit en selle en s'excusant d'être monté sur un aussi vilain animal.

– Mon oncle est si peu connaisseur en fait de chevaux... Tenez, voici une bête qui a coûté près de cent louis et qui ne vaut pas cinq cents francs.

1. Animal fabuleux, moitié cheval, moitié chien.

Le baron vantait sa rossinante<sup>1</sup>.

John se tenait derrière un arbre, l'oreille basse.

– Eh ! bien, John ?

– Pardon... pardon, mademoiselle...

– Tu n'as pas eu d'accident ?

– Non, mademoiselle... Jupiter s'est emballé !

– Il y a un peu de ta faute... Je t'avais recommandé de laisser ta badine<sup>2</sup> en repos.

– Je ne recommencerai plus.

– C'est bien.

Et John fut doucement se placer derrière sa maîtresse, mais à une assez grande distance.

Armand reprenait :

– Je remercie le ciel, mademoiselle, qui a permis que cet incident me rapprochât de vous...

– Croyez, monsieur...

Une bouffée de vent souleva le voile de l'amazone.

– Que vous êtes belle, mademoiselle !... Quel magnifique sujet de poésie !

– Quoi donc ?

– Mais ce voile, cette gaze légère qui se joue au-dessus de votre chevelure, pareille à un immense papillon blanc posé dans l'or des blés...

– Vous êtes sentimental, monsieur.

– Je vous aime, mademoiselle, je ne vis que pour vous.

– Monsieur de Boistel, vous seriez bien aimable de m'épargner vos déclarations d'amour...

– Mademoiselle, je vous en supplie, ne partez pas sans me donner un mot d'espoir.

– Je suis fiancée, monsieur.

– Ce mariage ne peut s'accomplir... Je mourrais de chagrin... Dieu ne le permettra pas...

– Et vous croyez, monsieur, que Dieu consentira à faire mourir les autres pour conserver votre existence ?

– Vous raillez, mademoiselle... mais la raillerie elle-même venant de vous est une douce chose... Mademoiselle Jeanne... mon cœur...

1. Mauvais cheval, qui a triste mine. 2. Cravache.

– Je ne puis prolonger cet entretien, monsieur... Il est neuf heures et ma mère serait inquiète... Au revoir, monsieur, et merci.

Bras-d'Or et Jupiter emportèrent les cavaliers dans la direction du château de Mersay.

Le baron sortit sa pipe de son étui.

– Je vais en fumer une... A-t-on jamais vu une péronelle<sup>1</sup> de ce calibre ?... Crème fouettée, va... Rien dans la tête, rien dans le cœur... rien... nulle part... On lui fait les yeux : elle ne voit rien... on lui touche le pied, à table : elle ne comprend pas... Ce sacré Dutertre l'a ensorcelée... Et d'une maigreur à faire pâlir ma chienne.. C'est cependant bien pénible de laisser échapper une aussi belle dot... Il y aurait de quoi rire avec Madame de Bussy... Enfin, nous verrons... Si je la rencontre seule dans quelque bois, je me charge de la dresser... Avant quinze jours elle en montrera à Pauline...

Et le baron revint à Laguet, la pipe à la bouche et plus fier que sa cravache.

Il fit à son oncle un récit exact de l'expédition.

– Mon cher Armand, tu es un jeune sot.

– Vous êtes bien bon, mon oncle.

– Écoute et tu vas comprendre la légitimité de l'épithète.

– J'écoute.

– Mon neveu, les personnes sensées ne procèdent pas de la même manière que les imbéciles...

– Je vous l'accorde.

– Bien. M'accorderas-tu aussi qu'il est bon de savoir à quoi l'on veut aboutir avant d'entreprendre quelque chose ?

– Je m'incline.

– Parfait. À toi, maintenant. Que prétendais-tu faire, dire et prouver, si Mademoiselle de Mersay était tombée de cheval ?

– Je passais pour lui avoir sauvé la vie, si elle était revenue d'un évanouissement inévitable.

– J'admets qu'elle te dût la vie, penses-tu qu'un sentiment de reconnaissance eût étouffé en elle le sentiment de l'amour ?

– Peut-être...

– Non, mon neveu... Elle aime, c'est dans son amour même qu'il faut

1. Femme ou jeune fille sotte et bavarde.

la frapper...

– Mais la reconnaissance peut faire naître l’amour ?...

– Non, mille fois non : ces deux sentiments ne vont pas de pair... il est impossible de les confondre... Pour les femmes à imagination chaude comme ton amazone de ce matin, l’amour ne rentre en parallèle avec aucun autre sentiment ; il est un et indivisible, et il disparaît dès qu’on le raisonne ou qu’on cherche à l’étayer par des preuves matérielles... Mais, ne l’oublie pas, le cœur féminin a plusieurs compartiments : Mademoiselle Jeanne, sauvée par toi, t’eût immédiatement placé dans le rayon de droite : *Reconnaissance* ; le docteur Dutertre eût conservé tout entier le rayon de gauche : *Amour*... Au point de vue matrimonial, ta situation restait la même... Voyons, je vais être plus clair...

– S’il vous plaît.

– Le mariage en question ne peut avoir lieu que de deux manières, par amour ou par dépit : Mademoiselle de Mersay adore Dutertre et elle t’a en horreur... Il est donc inutile d’essayer du premier système. Reste le second que je résume ainsi : il faut dégoûter la demoiselle de son fiancé... Pour cela, tous les moyens sont bons ; si tu te confies à moi, je réponds du succès.

– Mon cher oncle, je me livre à vous pieds et poings liés.

– Tu n’as pas tort d’agir ainsi... Laisse-moi conduire la barque et tout ira bien.

Armand de Boistel était d’autant plus heureux de la détermination de son oncle qu’il était assez préoccupé de l’arrivée de Madame veuve de Bussy, la nouvelle dame de Lamète.

## Chapitre XVII

### *Un bureau de charité modèle*

Le serment solennel fait au château de Mersay fut religieusement tenu. La chose était facile : l’honorable maire présidait le bureau de charité.

Ces dames avaient notablement augmenté leur système. Elles s’étaient aperçues que poursuivre seulement les francs-maçons, peu nombreux dans la contrée, devenait une chimère<sup>1</sup> et elles s’attaquaient désormais à tous ceux que n’animait pas une foi robuste en l’Église catholique.

Dès que les listes de proscription furent connues, plusieurs membres du bureau de charité donnèrent leur démission : le docteur Dutertre et Monsieur Parthaly figuraient au nombre des déserteurs. Le zèle des dames patronnesses ne s’en refroidit nullement.

On avait dressé un catalogue de moralité comme base de réparation de secours. C’était un vrai chef-d’œuvre d’inquisition<sup>2</sup> dont Monsieur de Mersay, Mesdames de Mersay, Gérald, Pinay, Tierrit mère et fille étaient les promoteurs. Héloïse Tierrit se faisait gloire de ce que ces dames, reconnaissant sa supériorité pour dresser la statistique des gens irréguliers, l’avaient surnommée : l’âme damnée de l’irrégulier.

La liste des indigents secourus était divisée en trois catégories représentées par les trois colonnes suivantes, où les malheureux figuraient non pas selon leurs besoins, mais bien selon leur zèle religieux.

1. Illusion. 2. Enquête, recherche méthodique.

BUREAU DE CHARITÉ DE LAMÈTE		
<i>Comité de secours : Mesdames de Mersay, Gérald, Tierrit mère et fille, V<sup>e</sup> Pinay.</i>		
1 <sup>re</sup> colonne	2 <sup>e</sup> colonne	3 <sup>e</sup> colonne
<p>Famille assistant régulièrement aux offices, et remplissant exactement tous leurs devoirs religieux.</p> <p>Le signe de l'astérisque (*) (maximum de secours) est réservé aux chefs de famille qui se distinguent par leur piété, les jours de procession.</p> <p>L'* donne droit aux gratifications en argent.</p>	<p>Famille se rendant à la messe du dimanche, mais ne fréquentant pas d'une manière assidue la table sainte.</p> <p>Ces familles ne pourront être inscrites à la 1<sup>re</sup> colonne qu'après avoir satisfait pendant six mois à tous les devoirs indiqués par notre Sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine.</p>	<p>Famille fort irrégulières aux offices auxquels on doit assister, sous peine de péché mortel. Se rendent à la messe seulement les jours de grandes fêtes et communient très rarement.</p> <p>Ces familles ne pourront être inscrites à la 2<sup>e</sup> colonne qu'après avoir fait amende honorable, et s'être conformées pendant un an au moins à tous les commandements de l'Église.</p> <p>OBSERVATIONS</p> <p>Un rapport mensuel indiquera les changements survenus dans la situation des indigents.</p>
Reçoivent des bons de pain, de vin et de viande.	Reçoivent des bons de pain et de viande.	Reçoivent des bons de pain.
<p><i>Le Secrétaire : GÉRALD</i> <span style="float: right;"><i>Le Président : DE MERSAY</i></span></p> <p><i>Le trésorier : Alexandre COUTEAUD</i></p>		

Afin de ne pas irriter la population, cette liste devait rester secrète. Ce point du programme ne pouvait être observé, si l'on veut bien réfléchir que des femmes participaient à la société. On n'ignora même pas qu'à l'ouvroir on avait suivi l'exemple donné par l'administration du bureau de charité et que les dames, présidées encore et toujours par Madame de Mersay, travaillaient seulement pour les enfants dont les parents allaient à l'église. Toutes ces dames de sacristie, haineuses et enfiellées, eurent le cœur assez sec pour soumettre leurs œuvres de charité à une inquisition préalable. Elle conservèrent une attitude hautaine et dédaigneuse devant les petits mendiants, blêmes de faim qui imploraient des secours. Les pauvres enfants se retiraient avec cette réponse :

– Ton père ne va pas à la messe. Les gens irréguliers n'ont pas droit à notre protection : *J'ai mes pauvres...*

Connaissez-vous rien de plus cruel que cette parole : *J'ai mes pauvres ?* Nous est-il possible, quel que soit le zèle catholique dont nous soyons inspirés, de demeurer impassibles devant ceux qui souffrent ?...

Croira-t-on qu'il existe, de par le monde, des femmes qui se disent toutes chrétiennes et qui mesurent leur charité – qu'on nous pardonne le mot – au catholicomètre du solliciteur ?...

– Madame, j'ai faim ! madame, j'ai froid !

Ce sont les cris des petits malheureux qui vous supplient de leur donner de quoi ne pas mourir !...

Les dames de Lamète, sous l'empire du fanatisme religieux, étaient assez audacieuses pour laisser tomber ces mots : « Ton père est un impie ; qu'il se convertisse !... – J'ai mes pauvres !... » comme si les enfants devaient être responsables de la croyance de leur père !

Madame, vous avez vos pauvres ; vous êtes compatissante à vos heures ! Votre âme a donc fait un pacte pour ne se briser jamais à la vue de la douleur ?...

Ah ! femmes d'Église, vous n'êtes pas bonnes ! Le cœur n'est pas un catalogue que vous pouvez augmenter ou diminuer à volonté.

Les dévotes de Lamète sont divisées en deux classes, celles qui sont convaincues que le Dieu des pauvres est satisfait de leur conduite : plaignons-les ; excusons-les ; celles qui sont religieuses par ostentation, qui refusent l'aumône aux mécréants pour les forcer par un affreux système de calcul à s'humilier devant leur autorité, qui veulent

qu'à tout prix les indigents soient des leurs : celles-là, ces femmes noires qui prêchent la religion à tous les vents et par toute saison, ne méritent pas notre compassion !...

Est-ce que le Nazaréen<sup>1</sup> s'inquiétait de savoir quelle était la foi religieuse de ceux qu'il secourait ?... Est-ce qu'il est écrit quelque part, dans les Livres saints, que notre charité doit être proportionnée aux sentiments de piété des malheureux qui souffrent et qui pleurent ?

Vous me direz peut-être que votre commisération doit être conservée pour ceux qui en sont dignes et que votre bon cœur sera égaré par les supplications de créatures avilies et dégradées ! Qu'importe !... Voici un vieillard qui s'agenouille au seuil de ma porte ; il pleure et il souffre, je compatis à ses larmes... je ne lui demande pas d'où il vient, ce qu'il fait ni ce qu'il pense !... Son excuse ?... Il a froid, il a faim !... il pleure !... Son droit ?... Il est pauvre !...

L'hiver cependant avait été dur à traverser. Il fallait attendre la récolte.

Au mois de juillet précédent, un orage épouvantable avait emporté toutes les récoltes des habitants de Lamète. Les blés... il n'avait pas fallu songer à ramasser même la semence. Tout avait été pillé, haché. Dans la contrée privilégiée où le vin est un bon produit, les vignes étaient broyées et le mois d'octobre s'était passé sans qu'il fût question des vendanges.

Vous pouviez faire des pas et des pas sans rencontrer la moindre grappe de raisin. Les arbres eux-mêmes avaient été brisés par la violence de l'ouragan. Ça et là, de grands noyers montraient leurs bras décharnés, comme pour implorer leur pardon de ne pas produire. De mémoire d'homme, jamais pareille calamité n'était venue frapper le pays. La grêle avait même compromis par anticipation les récoltes de la prochaine année en brisant les branches des arbres fruitiers et les rameaux des vignes.

Ajoutez à toute cette tristesse les physionomies consternées des paysans qui, au souvenir de leurs malheurs, se prenaient la tête entre les mains et demandaient au bon Dieu comment ils feraient pour vivre. Il n'y avait rien, rien !...

1. Jésus-Christ.

L'émotion vous saisissait à la gorge ; vous rencontriez par les chemins de vieux paysans qui se mettaient à pleurer en vous contant l'effroyable histoire :

– Eh ! monsieur, tout a été perdu en quelques minutes ; l'hiver a été bien long... Il n'y a rien ! rien !... comment ferons-nous pour vivre ?...

Et les malheureux regardaient leurs petits enfants pendant que de grosses larmes mouillaient leurs visages !...

Le bureau de charité de Lamète ne put rester indifférent à une aussi grande infortune.

Sur l'initiative de Monsieur de Mersay, maire de la commune, une souscription fut ouverte. Les dons en nature et les souscriptions étaient venus de tous les côtés.

Au récit du fatal événement, pas un Périgourdin n'avait hésité à envoyer son obole. La charité publique était partout admirable. Les listes de souscription portaient les noms de personnes qui, frappées par le fléau, secouraient des victimes plus malheureuses encore. C'étaient des 15, 20, 30, 50 centimes de cotisation. On souscrivait selon la bourse, n'est-ce pas ? et non selon le cœur.

– Chacun fait ce qu'il peut, avait dit l'un ; nous perdons beaucoup, mais Brénu n'a plus rien ; nous n'hésitons pas à accomplir notre devoir.

– Vous nous excuserez de ne pas donner davantage, ajoutait l'autre ; si l'année était meilleure... nous sommes si pauvres...

Braves gens !

Madame de Mersay se croyant encore libre dispensatrice de la souscription avait formé une commission qui devait répartir les fonds.

Les membres de la commission, tous dévoués à la mairesse, n'hésitèrent pas à se servir de la liste du bureau de charité où se trouvaient inscrits les nécessiteux religieux. Les malheureux qui étaient évincés dans la distribution se plaignaient amèrement. C'était un va-et-vient continuel au château de Mersay. La commission harcelée fut obligée de donner quelques secours pour apaiser tant de légitimes colères, mais ces aumônes étaient dérisoires, la plus grande partie de la recette ayant été déjà allouée aux familles privilégiées.

Les dames de l'ouvroir avaient été désignées pour la répartition, et, comme leur système était assez durement qualifié, aucune d'entre elles

ne voulaient accepter la responsabilité de son rôle. On se renvoyait la balle. C'était une manière ingénieuse de se débarrasser des sollicitations et des solliciteurs.

– Allez trouver Madame Gérald, disait Madame de Mersay ; c'est elle qui est chargée de la répartition pour votre quartier...

– Parlez à Madame de Mersay, faisaient en chœur Mesdames Gérald, Tierrit et Pinay ; c'est elle qui fait seule la désignation des assistés.

Les Lamètois dont la grêle avait détruit les récoltes, allaient apprendre à leur dépens que la religion est utile à quelque chose, même dans ce monde.

Le pain manquait souvent dans les ménages, et les femmes affolées s'en prenaient à l'impiété de leurs maris.

– Si tu avais été à l'église, nous aurions du pain... Si tu avais communiqué, nous aurions de l'argent...

L'homme courbait la tête et répondait :

– Ne pleure pas, femme, j'irai dimanche à la messe ; ça me fait tant de mal de voir souffrir les mioches que je consens à faire tout ce que l'on voudra... Je me confesserai, je communierai...

Les mêmes entretiens avaient lieu dans toutes les familles nécessiteuses. Aussi, le jour où l'évêque vint donner la confirmation, Sa Grandeur remarqua parmi les communicants désignés par l'abbé Guéraud des hommes qui, jusqu'ici, avaient vécu dans l'indifférence religieuse. Le vicaire tira de l'observation une morale excellente. Il montra aux fidèles le doigt de Dieu déchaînant le terrible ouragan. La colère divine ne serait apaisée que lorsque toutes les personnes impies auraient fait amende honorable et se seraient approchées de la table sainte. L'orateur chrétien termina son sermon en développant ce thème un peu rabattu : « Qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. »

Indigné des injustices commises par les répartiteurs, Jules Dutertre proposa au conseil municipal d'adjoindre au comité de secours deux nouveaux membres qui veilleraient à ce que tous les indigents fussent soulagés dans une égale mesure. La majorité du conseil qui, à une certaine époque, s'était montrée libérale, craignit de s'attirer la haine des personnes puissantes intéressées à ce vote. La proposition fut rejetée. Monsieur de Mersay était trop en odeur de sainteté auprès

de l'administration cléricale du département pour que le docteur pût espérer d'obtenir satisfaction de la préfecture de Pensol.

L'institutrice s'était permise, elle aussi, de faire quelques observations sur le système peu équitable qui avait présidé à la confection des listes.

– Je croyais, mesdames, avait dit Louise, que la commission avait le devoir de distribuer les secours selon la gravité des besoins sans s'inquiéter d'autre chose.

Jeanne avait secondé son amie dans sa louable entreprise. Il fut répondu :

– Secourir des impies, mais ce serait honteux... Les souscripteurs ont versé les fonds sans aucune réserve, nous donnons les secours comme il nous plaît...

Et ce qui fut dit fut fait. On ne donna rien ou presque rien aux indigents entêtés qui refusèrent de se rendre à l'église...

Le moyen était efficace pour avoir du monde à l'église lors du passage de l'évêque. Toutes ces dames pieuses furent grandement félicitées des résultats obtenus... Le père Leroux pensait que c'était là une mauvaise manière de faire de la propagande religieuse.

La commune de Lamète eut, à partir de cette époque, une excellente note sur les registres de piété du département. On ignore, par exemple, si les dévotes ont eu une bonne note là-haut. Il sera permis d'en douter. Les habitants des étoiles qui y voient dit-on plus clair que nous, se seront aperçus de la carte forcée.



## Chapitre XVIII

### *La cour des miracles*

Les indigents les plus maltraités dans la répartition avaient résolu d'obtenir satisfaction à tout prix. Ils étaient irrités de ces atermoiements<sup>1</sup> continuels.

Les plus audacieux et peut-être aussi les plus affamés se rendirent à Mersay demandant à avoir une entrevue avec le maire.

Ces malheureux, injustement écartés de la liste de secours, venaient réclamer des droits légitimes.

Ils étaient là, dix ou douze déguenillés tenant conseil dans le parc du château, et, attendant l'heure bénie où Monsieur de Mersay daignerait écouter leurs plaintes.

La mairesse, indignée de tant d'audace, menaça de lancer ses chiens et ses domestiques après la bande. Le paysan personnifie le type du poltron révolté. Ces hommes si humbles d'ordinaire, se trouvant encore sous l'impression des larmes qu'ils avaient vues couler des yeux de leurs enfants, étaient prêts à tout, même au crime.

Un formidable éclat de rire accueillit la harangue de Madame de Mersay, et aux rires se mêlèrent des imprécations et des menaces qui firent tressaillir la dévote.

C'étaient des paroles de haine et des cris de vengeance, tristes et lugubres comme les hurlements des loups, au cœur de l'hiver.

La lutte eût été terrible. Cependant sur un signe de celui qui paraissait être le chef de la troupe, tous les cris s'apaisèrent comme par enchantement.

1. Action de retarder, de remettre à un autre temps.

La cour des miracles se dispersa et les domestiques du château fermèrent les grilles du parc.

Madame de Mersay souriait déjà à la pensée qu'elle avait pu se préoccuper un instant des railleries et des menaces des solliciteurs.

La retraite des mendiants n'était que factice.

À la tombée de la nuit, tous les indigents, fous de colère, franchirent les grilles du parc en brandissant des torches de résine enflammée. Ils se dirigèrent vers le château.

Le plan était habilement combiné. La bande, arrivée au perron, se divisait en deux parties : l'une brûlait la maison d'habitation et l'autre mettait le feu aux quatre coins des granges et des écuries. Les lueurs de l'incendie et les cris d'alarme avertiraient trop tard les habitants des villages voisins. La famille de Mersay devait périr dans les flammes : seule Mademoiselle Jeanne serait sauvée par Brénu, le chef de la bande.

Brénu et sa troupe étaient seulement à quelques pas du perron, lorsqu'ils aperçurent une forme humaine qui se tenait immobile au milieu de l'allée. Des deux côtés du passage, des massifs d'arbres verts ne permettaient pas de trouver une autre issue. Il fallait absolument bousculer l'obstacle.

Les torches se rapprochaient ; une mantille<sup>1</sup> rouge glissa par terre, et Jeanne de Mersay apparut aux yeux étonnés des mendiants. Elle était vêtue d'une longue robe noire : son visage pâle, éclairé pas les lueurs vacillantes des torches, formait un singulier contraste avec son sombre costume : on eût dit – au milieu de cette nuit silencieuse – une statue de marbre blanc recouverte d'un linceul d'ébène !...

La jeune fille étendit les bras en prononçant ces paroles d'une voix ferme :

– Ce que vous faites là est mal, vous ne passerez pas.

Les misérables hésitaient. Il n'était pas un de ces malheureux dont Jeanne n'eût cent fois consolé et soulagé la famille.

Brénu sentait déjà de grosses larmes brûler son visage. Il domina son émotion, et cria d'une voix de tonnerre :

– C'est l'Ange !... Chapeau bas !...

1. Grande écharpe de soie ou de dentelle.

Tous les hommes se découvrirent respectueusement. Jeanne se vit entourée de la cour des miracles confuse et tremblante !

C'est que Mademoiselle de Mersay était bénie et adorée dans le pays. Fée bienfaisante, les indigents, aux jours de malheur, l'appelaient du doux nom de « l'Ange ! »

Elle passait à juste titre pour la meilleure et la plus compatissante des femmes : sa présence seule portait bonheur.

Si une mère voyait son enfant malade, elle la recherchait avec le soin que l'on met à éviter un *jettatore*<sup>1</sup>, et la mère, confiante et rassurée, disait :

– Le petit va mieux ; il a vu « l'Ange. »

Jeanne pressait les mains des mendiants, donnant à tous un bon nombre de pièces d'or, fruit de ses économies de jeune fille... Elle ajoutait à chaque aumône les paroles d'affectueux intérêt qui empêchent l'indigent de rougir :

– Vous ne me devez aucune reconnaissance, mes amis ; c'est un faible dédommagement aux injustices dont vous avez souffert...

Les déguenillés pleuraient comme des enfants.

– Nous vous aimons bien, mam'selle ; nous nous ferions tuer pour vous, mais vot'mère...

– Aimez-moi un peu moins, braves gens, et ne hâissez pas ma mère... elle est vive, trop vive souvent, mais elle est bonne, et c'est ma mère... n'est-ce pas ?

La cour des miracles avait disparu. Le nom de « l'Ange » fut, cette nuit-là béni par bien des mères.

Depuis cette époque, les torches de résine qui éclairaient la scène du parc ont été pieusement conservées par la famille Brénu.

1. Jeteur de sorts.